30 MILLS

IMAGES

daforno

NOËL 1945

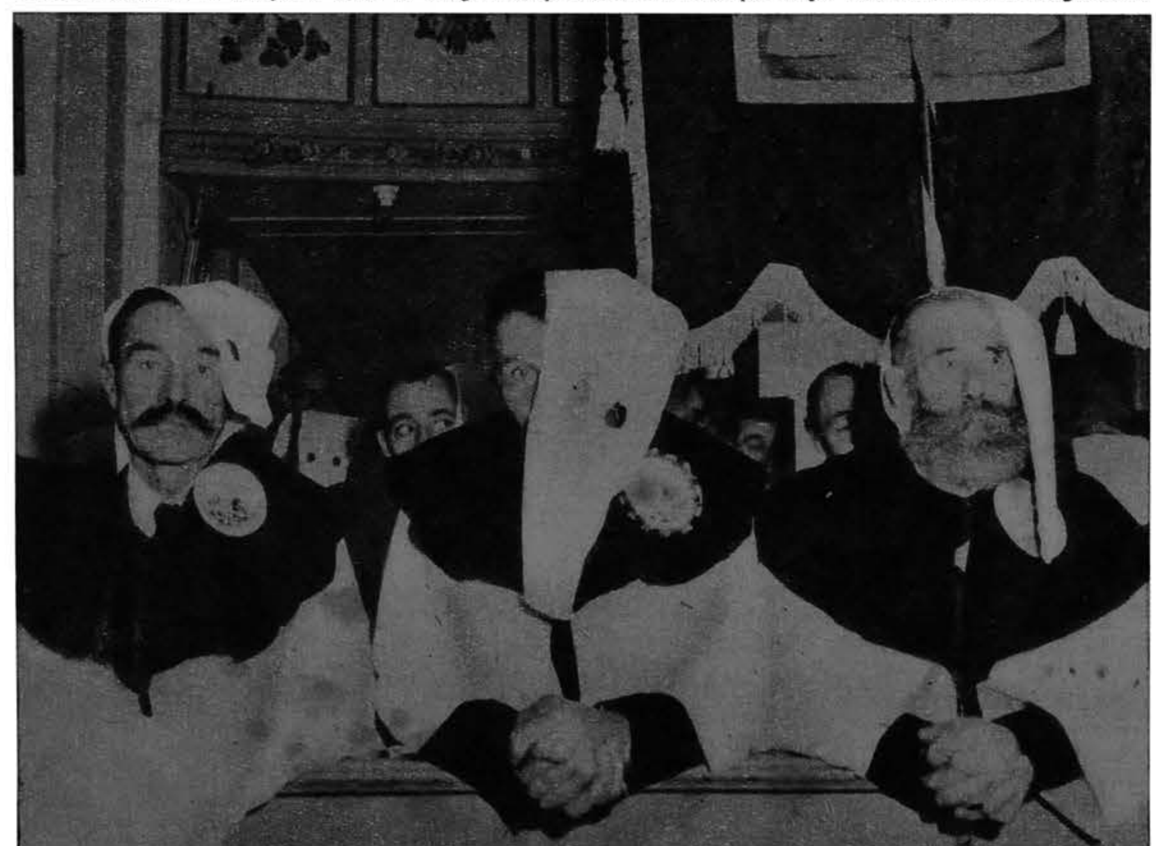


La procession des membres de la confrérie alpine à travers la neige. Ceux-ci ont la tête recouverte d'un capuchon et le corps d'une tunique blanche. Les femmes sont exclues de cette confrérie.

PRIÈRES DANS LA NEIGE

Le petit village de Sur (Suisse), dans le canton des Grisons, est chaque année, au moment des fêtes, le théâtre de scènes religieuses qui revêtent un cachet tout à fait particulier. Une confrérie catholique, autorisée par l'Eglise de Rome et fondée il y a 250 ans, a pour objet la consolation des malheureux. Ses membres se livrent à des prières et à des processions à travers les cimetières de la région. Nombre de rites de cet ordre ont pris, à travers les siècles, leur naissance dans les régions alpines et ont trouvé une quantité d'adeptes. Les membres de la confrérie de Sur, dont ne peuvent faire partie que des hommes, ont la tête revêtue d'une sorte de capuchon qui ne laisse voir que leurs yeux et le corps d'une tunique blanche. Leurs longues processions rassemblent un grand nombre de fidèles.

Les membres de la confrérie, qui a pris naissance dans le village de Sur, écoutent les prières qui sont dites dans la chapelle sous la neige. Un public nombreux participe aux cérémonies religieuses.

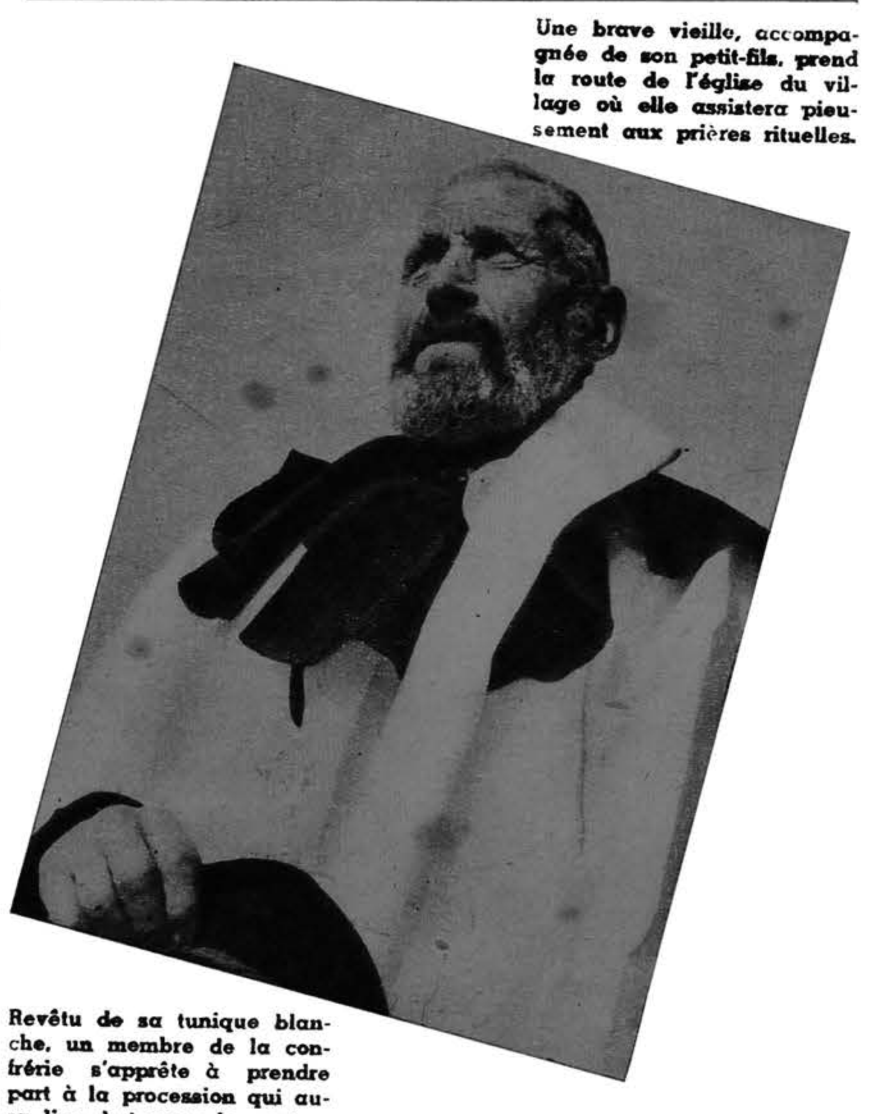


Le doyen des membres de la confrérie, dont le but est la consolation des malheureux, se rend, la pipe en bouche, à l'église.





Une brave vieille, accompagnée de son petit-fils, prend la route de l'église du village où elle assistera pieusement aux prières rituelles.



Revêtu de sa tunique blanche, un membre de la confrérie s'apprête à prendre part à la procession qui aura lieu à travers le canton.

Méditations de Noël

Il y a dix-neuf cent quarante-cinq ans naissait, dans une petite bourgade de Palestine, un petit enfant qui apportait avec lui cette chose magnifique, cette chose unique qu'on appelle l'espérance.

Quelle espérance ? Le monde, à aucune époque, a-t-il jamais manqué d'espérer ? N'a-t-il pas toujours fait de l'espérance son plus substantiel aliment ? Mais le petit enfant de Bethléem, l'humble enfant d'une humble mère, apportait mieux encore, puisqu'il apportait l'espérance d'un monde meilleur.

Et cette espérance s'est longtemps réalisée. A un monde d'esclaves a succédé un monde d'hommes libres. Au paganisme matérialiste a succédé la religion universelle de spiritualité. L'humanité montait d'un échelon dans la dignité. Splendide ascension vers plus de beauté et plus de morale...

Pendant des siècles et des siècles, l'humanité est allée, de tâtonnements en tâtonnements, à la recherche de sa propre perfection. L'effort n'a pas toujours été conscient, mais il fut réel. En une chaîne ininterrompue, les générations ont toujours fait de cet effort la condition même de la vie sociale. Et rien ne fut plus beau ! Les hommes d'aujourd'hui le savent bien, qui ne renoncent pas, au milieu de tant de malheurs, à perfectionner encore et toujours la vie, la vie individuelle et la vie collective.

Malheur à ceux qui ont le goût du malheur, qui est le goût même du désespoir ! Ceux-là s'abandonnent et, sur la route commune, s'immobilisent et refusent de regarder plus loin, plus haut, l'arc-en-ciel de l'espérance. Ceux-là dont une paresse du cœur entretient l'égoïsme à la façon d'une vertu, ceux-là trahissent leur mission d'homme. Ils ne sont solidaires de personne ni dans le temps ni dans l'espace. Le monde commence et finit avec eux. Outre ce goût du malheur, ils ont celui de la solitude, de la solitude glacée où l'esprit s'éteint et où le cœur se durcit. « Rien ne se conserve ici-bas, dit un moraliste, si ce n'est par un effort qui chaque jour doit tout gagner. » Nous l'avons bien vu, au cours de cette guerre, et nous le voyons encore dans la gestation pénible de la paix. Nous avons compris que l'effort des hommes de bonne volonté, l'effort de presque tous les hommes, tend toujours, à travers tout, vers le bonheur. Le petit enfant de Bethléem est venu pour nous l'apprendre, pour faire de sa vie de souffrance et de sa mort une grande leçon de vie. Cette leçon, les hommes l'ont quelquefois oubliée, et aussitôt le malheur dans le monde a augmenté. Dans l'accablement des heures inattendues, ils se sont toujours retournés vers la source dont ils s'étaient imprudemment éloignés, car pour avoir méconnu l'effort et le pathétique de la vie, ils ont été la proie du malheur. Nous sommes à un de ces moments dramatiques. Allons-nous désespérer, allons-nous laisser s'épaissir autour de nous cette ombre lourde où se mouvoir, où agir devient forcément difficile et de plus en plus difficile ?

Non, certes non ! Les hommes n'ont pas renoncé au goût du bonheur, du vrai bonheur qui n'est pas dans la satisfaction des désirs particuliers, mais dans la satisfaction du désir du plus grand nombre. Personne n'est heureux s'il est heureux seul ! C'est la première et la plus haute leçon que l'enfant de Bethléem nous a apportée : « Aimez-vous les uns les autres ». Seule vraie parole de ralliement et seule vraie leçon de vie.

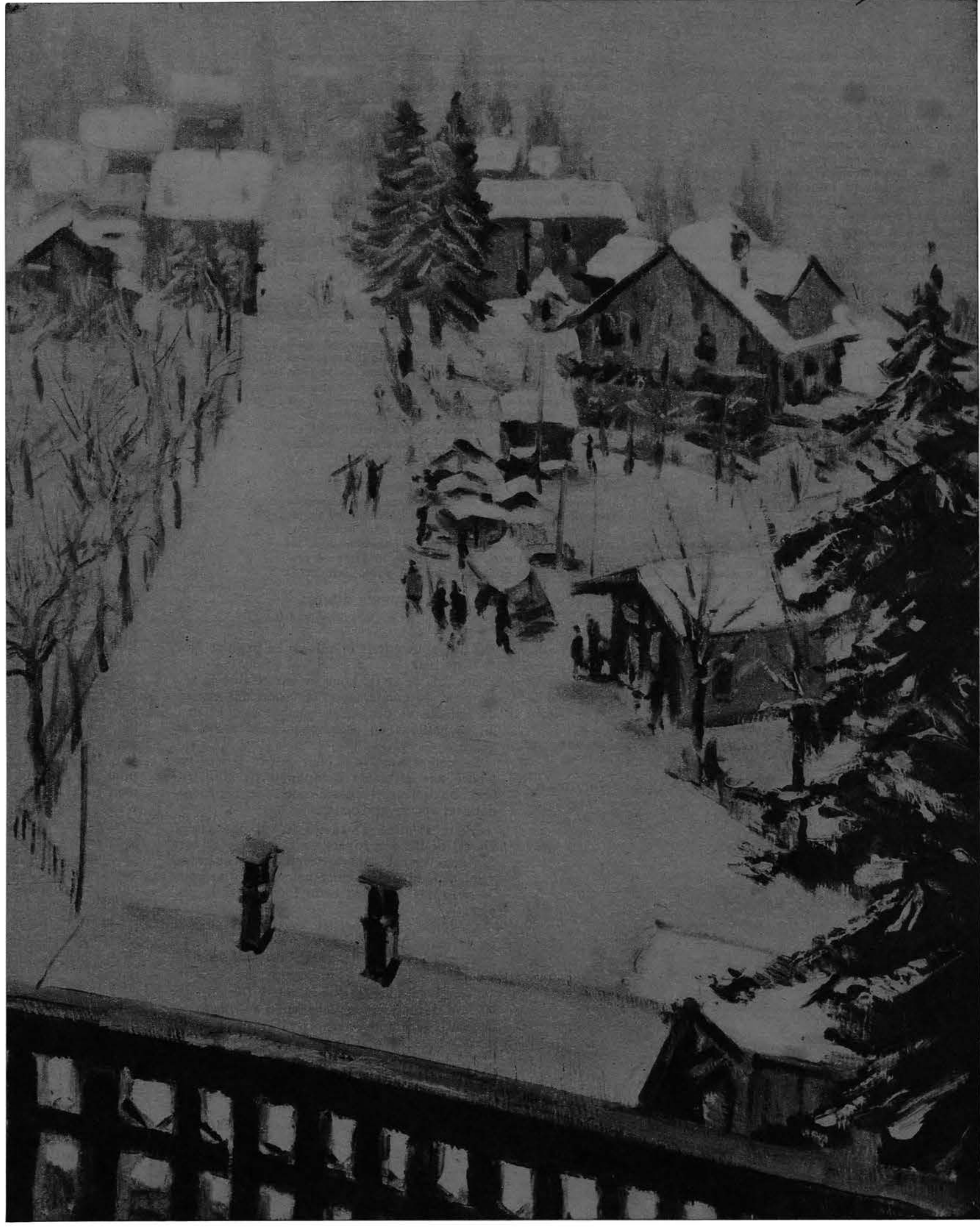
Dans cette nuit de décembre, à la fois glacée et douce, regardons dans le ciel l'étoile messagère. Les cloches de Noël vont retentir : qu'elles soient pour nous une musique virile. Apprenons de nouveau à sourire. Si l'humanité, pendant six années de guerre, a vécu douloureusement avec plus de morts que de vivants, l'heure est venue, non pas d'oublier les morts, mais de vivre avec moins de méfiance avec les vivants. Les anticipations que notre esprit élabore, qu'il est poussé malgré lui à élaborer, sont des espérances qui peuvent, qui doivent se réaliser. Regardons le ciel et l'étoile unique. Ecoutons les cloches et leur musique. Aimons d'un amour plus fervent cet anniversaire, aimons-le comme une nouvelle espérance.

Ne renonçons jamais. Un jour le monde sera étonné de revivre dans une atmosphère éclaircie. Il reprendra la chaîne des jours ; puisse-t-elle lui être plus légère ! L'humanité s'est toujours bercée de rêves, tous vains et tous puissants. Rien, pas même la science, n'est parvenu à détruire la bienfaisance des rêves auxquels nous mènent les routes intérieures.

Faisons de cet anniversaire un signe de charité et d'amitié universelles. Si la paix est une œuvre difficile, elle n'est pas impossible. Tous les hommes sont désireux qu'elle ait la vertu d'un baume sur les blessures de l'humanité. Ce désir unanime n'aura-t-il pas finalement raison ?

C'est encore à l'enfant de Bethléem que nous devons d'avoir appris qu'il n'est de néant que dans le désespoir et le scepticisme.

GEORGES DUMANI



Paysage de neige, par Edmond Soussa.

Messages de Noël

Au lendemain de la guerre, qui a laissé le monde meurtri, matériellement appauvri, chargé de misères, de ruines et de désespoirs, Noël 1945 se présente, enfin, avec un sens renouvelé. Tous les voyageurs revenus d'Europe parlent de la soif spirituelle qui s'est créée dans la tourmente. Nombreux sont ceux pour qui le seul et solide espoir de création d'une paix véritable réside dans le retour aux vérités morales essentielles. En ce premier Noël de paix, nous avons demandé à des chefs religieux chrétiens de l'Eglise anglicane (Bishop Gwynne), évangélique (Pasteur Ecuyer) et catholique (Père Maurice Zundel) d'interpréter pour nos lecteurs le message de la Nativité à la lumière des événements.

L'Etoile qui, le soir du premier Noël, guida les Rois Mages jusqu'au berceau de Jésus ne leur fit à aucun moment défaut, et ne les quitta que lorsqu'ils eurent trouvé l'objet de leurs recherches. Ces mystérieux visiteurs avaient dû voyager à travers des déserts et des villes, se reposant de jour et reprenant leur chemin aussitôt qu'apparaissait l'Etoile. Ils arrivèrent dans la ville de Jérusalem et s'y arrêtèrent pour obtenir d'autres renseignements au sujet de l'enfant prédestiné. Là ils trouvèrent des subterfuges, des intrigues et des conflits de factions, causés par les querelles politiques. Il y avait Hérode, le fasciste d'alors, il y avait le nationalisme violent et le fanatisme passionné des prêtres, il y avait aussi les autorités romaines — tous poursuivaient avec ardeur la réalisation de leurs propres fins. Pendant leur séjour dans la ville, l'Etoile était cachée ; mais lorsque les Mages quittèrent son tumulte et ses sordides intérêts égoïstes, l'Etoile brilla à nouveau et les guida jusqu'au lieu où le Christ était né.

L'Histoire s'est répétée de notre temps. Pendant six longues années, les sombres nuages d'une cruelle guerre mondiale ont caché à l'humanité la Lumière du monde. Des millions d'hommes oublièrent que la Lumière avait brillé ; ils ne crurent plus à l'existence d'un Dieu et ne virent de sens à la vie que dans les doctrines totalitaires. La supériorité de la « grande bête blonde » de Nietzsche, pour qui la force crée le droit, fut leur philosophie. Les principaux disciples de cette doctrine sont maintenant en prison et attendent le châtiment qu'ils méritent. Une fois de plus, les adorateurs de la force brutale, de Mammon et du matérialisme pur, ont été complètement vaincus, et le Dieu Tout-Puissant, le seul Dieu, a encore démontré sa Justice.

Les nuages de la guerre ont été dissipés. Autour de nous sévissent les conséquences habituelles de la guerre, le désordre et le chaos, qui entraînent une misère et un épuisement indicibles ; mais, grâce à Dieu, les sombres nuages de la guerre ont été dissipés, et en ce Noël l'Etoile scintille clairement et l'humanité s'engage une fois de plus vers l'avenir inconnu. Si seulement les hommes de toutes races, couleurs et langues suivent l'Etoile, elle les mènera vers une Paix universelle et durable. En ce premier Noël d'après-guerre, s'ils veulent bien écouter, ils entendront le chant des anges : « Gloire à Dieu dans le Ciel, et Paix à tous les hommes de bonne volonté ». C'est le grand jour du Seigneur, le Jour du Salut pour l'humanité ; et si seulement les hommes de bonne volonté apprennent à vivre ensemble pour le bien de toute l'humanité, ils seront guidés vers cet événement lointain que le poète anglais Tennyson appelle « la Fraternité des Nations et la Fédération du Monde ».

(Traduction) **Bishop Ll. H. GWYNNE**

« La grande douleur des pauvres, c'est que personne n'a besoin de leur amitié. » Je ne me lasserai pas de citer ce mot d'une femme à qui aucune détresse n'avait été épargnée. Je ne connais pas de revendication plus pathétique de la dignité humaine. « A quoi bon la vie, si ce n'est pour la donner ? » Etre à l'abri du besoin, sans doute, mais pour ne pas se sentir une chose écrasée sous le poids des nécessités physiques, pour recouvrer cette puissance de gratuité qui, de tout l'être et de toute l'action, fait une offrande d'amour. Toute notre grandeur est là.

A quoi reconnaissons-nous le génie, aussi bien, sinon au pouvoir, conféré à qui en est doué, de nous délivrer de ses limites et des nôtres ? En étant libre de soi par le don de toute sa personne à la Valeur qu'il nous transmet et, qu'à notre tour, nous n'assimilons que par le don de nous-mêmes. Mais, de cet exemple même, il faut conclure que la gratuité dont cette âme blessée réclamait le privilège n'est réellement possible, dans les rapports humains, que si chacun rencontre, dans sa plus intime solitude, une Présence capable de recevoir son oblation et de le transformer, par là même, en foyer de rayonnement.

Un Dieu se manifeste à travers la conscience humaine, où l'effacement lumineux à quoi nous reconnaissons la grandeur est la plus vaine de toutes les fictions. Mais ce Dieu à qui le plus pur désintéressement est ainsi voué, est-Il Lui-même si désintéressé qu'un amour sans réserve puisse seul correspondre à ce qu'Il est en soi et à ce qu'Il veut être pour nous ?

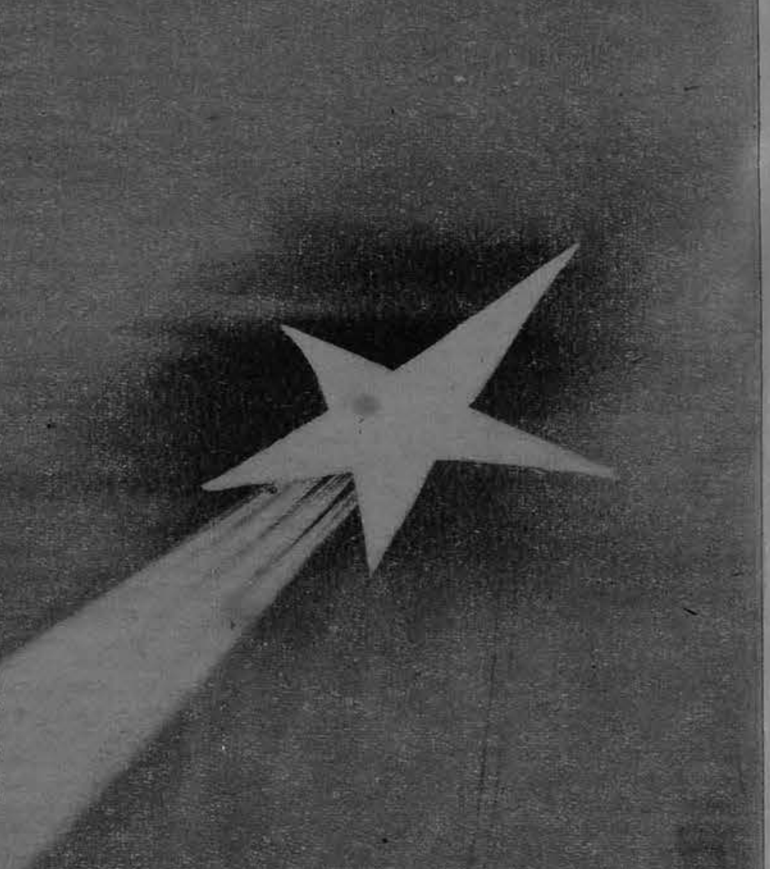
Les religions antiques Lui ont donné, le plus souvent, le visage despotique d'un maître qui distribue ses bienfaits en échange d'un service qui est une contrainte imposée plutôt qu'un don offert et reçu. Une servitude inexorable pesait ainsi sur la vie intérieure de l'homme, en oblitérant le véritable sens de sa liberté.

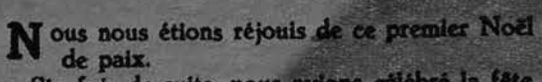
Ce cauchemar se dissipe en la fragilité de l'Enfant de Bethléem. Dieu est Amour et Il ne peut qu'aimer. L'humanité transparente où Il se révèle personnellement nous confie Son destin, en faisant à notre générosité le crédit illimité qui en peut seul faire jaillir un absolu dévouement.

Ainsi l'homme est chargé de Dieu, sa liberté engage infiniment plus que lui-même et le dépouillement où il atteint sa grandeur est l'espace sans frontière où respire la Présence infinie qui est la vie de sa vie. C'est par là, seulement, qu'il peut transcender les points de vue qui l'opposent à autrui, sur le plan individuel comme sur le plan collectif.

Nos querelles perdent toute importance, en effet, si nous sommes tous liés à un même Bien, commun à tous et personnel à chacun, dont un amour sans réserve peut seul assurer le triomphe. La paix s'établira sur ce fondement ou il n'y aura jamais de paix. C'est là le message de Noël à notre temps et à tous les temps. Le salut de l'homme est dans le don de soi au plus intime de soi. Il n'accède à sa propre intimité qu'en se perdant de vue. Il ne peut joindre les autres que si, libre de soi, il les délivre d'eux-mêmes. C'est ce que Pascal a si bien dit, avec la brièveté propre à son génie : « L'homme passe infiniment l'homme ».

Père MAURICE ZUNDEL





Nous nous étions réjouis de ce premier Noël de paix.

Six fois de suite, nous avions célébré la fête au bruit du canon, avec la vision des champs de bataille et des villes bombardées, et nous lui souhaitions un accompagnement moins lugubre.

Le canon s'est tu... pour mieux laisser entendre une affolante cacophonie de voix irritées, un universel chassé-croisé de récriminations et de revendications.

Manifestement, l'incendie n'est pas éteint. De-ci, de-là, des foyers se rallument, et bien des gens vivent dans la terreur d'un embrasement général qui se communiquerait à la bombe atomique et ferait, cette fois, sauter la planète.

« Après tout, ironisent certains désabusés, ce ne serait pas une mauvaise solution ! La mort n'est-elle pas la seule guérison sans rechutes possibles ? »

Tandis que d'autres, répétant la formule des viveurs de toujours, proclament : « Mangeons, buvons ; profitons, amusons-nous, puisque demain nous mourrons ! »

Pourtant, sans se décourager, Noël nous revient !

Si l'humanité, pendant quelques heures, voulait bien *se taire* ; prêter l'oreille aux voix qui descendent du ciel, méditer sur les conditions de la paix et se résoudre à en payer le prix, moins sanglant que celui de la guerre qu'elle a pourtant su payer !

Eh oui ! Moi que l'écho des disputes sociales et politiques remplit d'amertume et de scepticisme ; moi qui suis parfois sur le point de désespérer et replie mon journal avec un geste de dégoût ; qu'est-ce que *j'ai fait*, jusqu'à maintenant, pour que la paix règne à mon foyer, dans mon bureau, dans mon cercle d'amis, partout où Dieu m'a placé ?

Qu'est-ce que *je fais* pour discerner, en ce pauvre monde, l'action des forces *constructives* qui sont pourtant à l'œuvre, m'en réjouir et les encourager ?

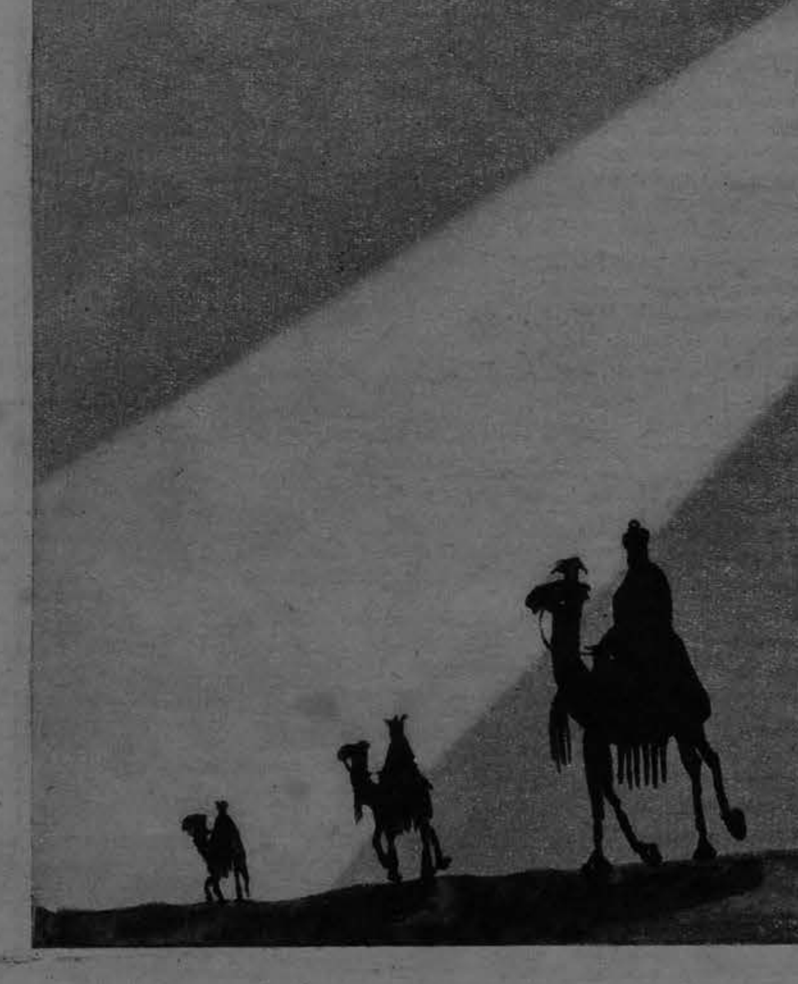
Qu'est-ce que *je puis faire* pour que, de proche en proche, une atmosphère de compréhension mutuelle se répande, même s'il doit m'en coûter la confession de mes erreurs et quelques sacrifices d'amour-propre ?

Pour être capable de vivre en paix avec le prochain, suis-je en paix avec moi-même ?

Le cantique des Anges va résonner, une fois de plus, dans tous nos temples. Il ne faut pas qu'il s'éteigne dans l'infini sans avoir éveillé d'écho dans les âmes et provoqué des décisions fécondes.

Paix sur la terre ! A ce cantique
Réponds, ô pauvre humanité !
Jamais appel plus magnifique
N'a vibré dans l'éternité...

HERMAN ECUYER, pasteur



Chansons de NOËL

De toutes les fêtes, c'est bien Noël qui a inspiré le plus de compositeurs, qu'il s'agisse de nos grands maîtres ou de chantres populaires, humbles musiciens dont nous ignorons même le nom, mais dont les chansons de Noël sont encore sur toutes les lèvres. Partout dans le monde, la fête intime et familière de la Nativité a suscité une riche littérature musicale, dont le rythme et le caractère varient suivant les provinces et la personnalité du compositeur.

En Autriche, on aime à imaginer la scène de la Nativité dans le cadre hivernal de la campagne tyrolienne : un petit village sous la neige ; Joseph, menuisier à la manière des artisans campagnards auxquels les gravures anciennes donnent les traits caractéristiques du paysan autrichien. La chanson de Noël autrichienne sera donc calme, sentimentale, nostalgique et solennelle.

Le Noël français, par contre, est plutôt gai, enjoué et entraînant. C'est le peuple qui se chante lui-même, avec ses soucis, ses petits chagrins et ses grandes joies, qu'il présente avec une fraîche et charmante naïveté.

Les plus anciens des Noëls connus sont deux hymnes aux titres latins composés par saint Ambroise et son contemporain, Prudentius. Mais c'est après eux qu'on choisit, pour la première fois, l'image de la crèche comme thème des chansons de Noël. C'est à saint François que nous devons probablement cette innovation, qui était du goût de la grande masse, et à laquelle les Noëls (« Christmas-Carols ») doivent la popularité que nous leur connaissons.

C'est à partir du XVe siècle que les chansons de Noël commencent vraiment à se répandre. Quelques-unes d'entre elles ont été retrouvées dans un manuscrit d'Innsbruck (sur un texte latin), et d'autres se chantent encore de nos jours en France.

A partir de ce moment, la chaîne des Noëls ne s'interrompt plus. De Vaux-en-Bresse nous parvient un « Noël, Kyrie » de l'an 1540. Vers 1660, on commence à chanter à Bourg-en-Bresse « Noyé est venu ». La « Complainte de Jasseron-en-Bresse » (« Qui veut oyir la novalla les anz'ont apporta... ») date également du XVIIe siècle. On pourrait allonger à volonté la liste des Noëls de cette époque, et on n'en épuiserait ni la beauté, ni la richesse d'invention, ni la multitude des sujets. Le peuple avait trouvé dans ces Noëls une forme musicale qui lui plaisait et dans laquelle il pouvait exprimer ses sentiments les plus intimes. Dans la musique, aussi bien que dans la peinture, on avait d'ailleurs aux XVIIe et XVIIIe siècles une préférence pour tout ce qui se rapportait à la vie campagnarde, les bergers et les bergères.

C'est pourquoi étaient si populaires les chants des pasteurs qui accourent pour adorer le petit Jésus. Ainsi fleurissent les Noëls byzantin et périgourdin (« D'où viens-tu, bergère ? »), l'air des « Bergers, allons à l'étable » (Franche-Comté), le Noël auxois (« Lavou qu'tu cours donc si vite, Pierrot »).

Voici aussi un Noël savoyard du XVIe siècle au rythme merveilleux :

Sus, debout, qu'un chacun se réveille,
Noël de grande merveille.
Accourez, jeunes et vieux,
De nouvelles curieux.
On en dict pour vray de belles,
Destoupés donc vos oreilles
Pour escouter jusqu'au but.

Si l'on pouvait rapprocher musique et peinture, la mélodie de ce Noël pourrait être approximativement comparée à l'une de ces gravures sur bois que nos manuels d'art appellent « primitives ».

Par contraste avec cette chanson, voici un Noël en style « rococo », chef-d'œuvre de la miniature en pastel, tout en bleu clair et rose argenté : « Un flambleau, Jeannette, Isabelle, un flambeau... »



L'image de la Nativité a, pour les compositeurs populaires, d'autres thèmes d'inspiration que les bergers : les Rois Mages, le concert des anges, l'âne et le bœuf, le berceau...

Dans une chanson bretonne, les trois Mages se présentent : « Nous somm' venus vous voir, Jésus dans votre crèche. Pour vous fêter ce soir, Par notre beau cortège De fill' et de garçons De toutes les maisons. »
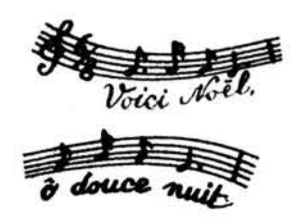
Qui ne penserait, en entendant ces paroles, à ces cortèges d'enfants ou de jeunes gens déguisés en Mages qui, en France aussi bien qu'à la campagne polonaise, dans les pays scandinaves comme en Suisse, font le tour des maisons, en quête de douceurs ou d'autres récompenses, en chantant des airs anciens ?

Le concert des anges, sujet favori de générations entières de peintres et de sculpteurs, a été souvent « mis en musique ». C'est du « rebec », du « flageollet » et de la « chalemelle », autrement dit de la vielle, du flageolet et du chalumeau, que parle le Noël savoyard, et c'est « In dulci jubilo » que chante le chœur des anges autour du berceau béni.

La fête de Noël a donné naissance à une légende poétique et charmante, qui a trouvé son expression musicale partout où la saison d'hiver est particulièrement dure : c'est la légende des roses qui fleurissent miraculeusement en pleine neige.

Un autre thème est fourni par la barque sur laquelle, selon une croyance populaire, le Christ serait venu en Europe. Une gravure ancienne montre, en effet, ce bateau, dans lequel se trouve la Sainte Famille, avec le Christ au gouvernail. Pour éviter le moindre doute, un drapeau et une flèche indiquent le lieu d'où vient le bateau et sa destination. Détail curieux : d'après l'inscription du drapeau, il vient... d'Alexandrie !

Noël n'a pas tenté que les ménestrels populaires. Chose surprenante : à quelques exceptions près (Wagner, Chopin), presque tous les grands compositeurs ont une fois au moins contribué à enrichir la littérature musicale de Noël. Depuis les petits maîtres des écoles d'organistes jusqu'aux grands classiques (Mozart, Beethoven), du Flamand Willaert et de l'Italien G. Gabrielle jusqu'à Schumann, de Schuetz, Hændel et Bach jusqu'à Liszt, tous ont essayé de raconter dans leurs œuvres la légende de Noël, et de capter la charmante atmosphère de cette fête des grands et petits, que symbolise et exprime si artistiquement la mélodie connue de tous :



H. HICKMAN



Chanteurs polonais figurant les trois Rois Mages. (Par G. Miotnski)



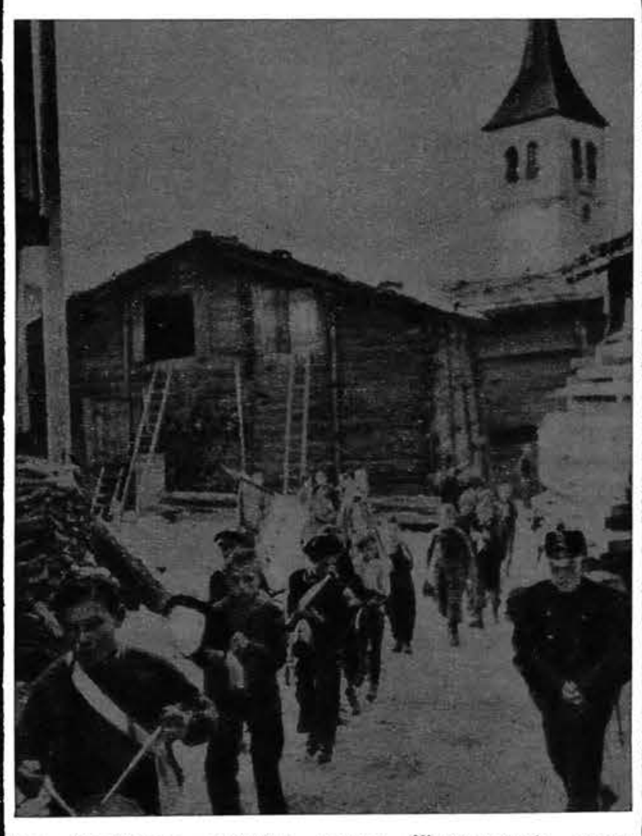
La procession part du village de Bellwald en route pour ceux d'alentour. Tout le Valais est en fête le jour de Noël et les réjouissances y sont nombreuses.

SANTA CLAUS

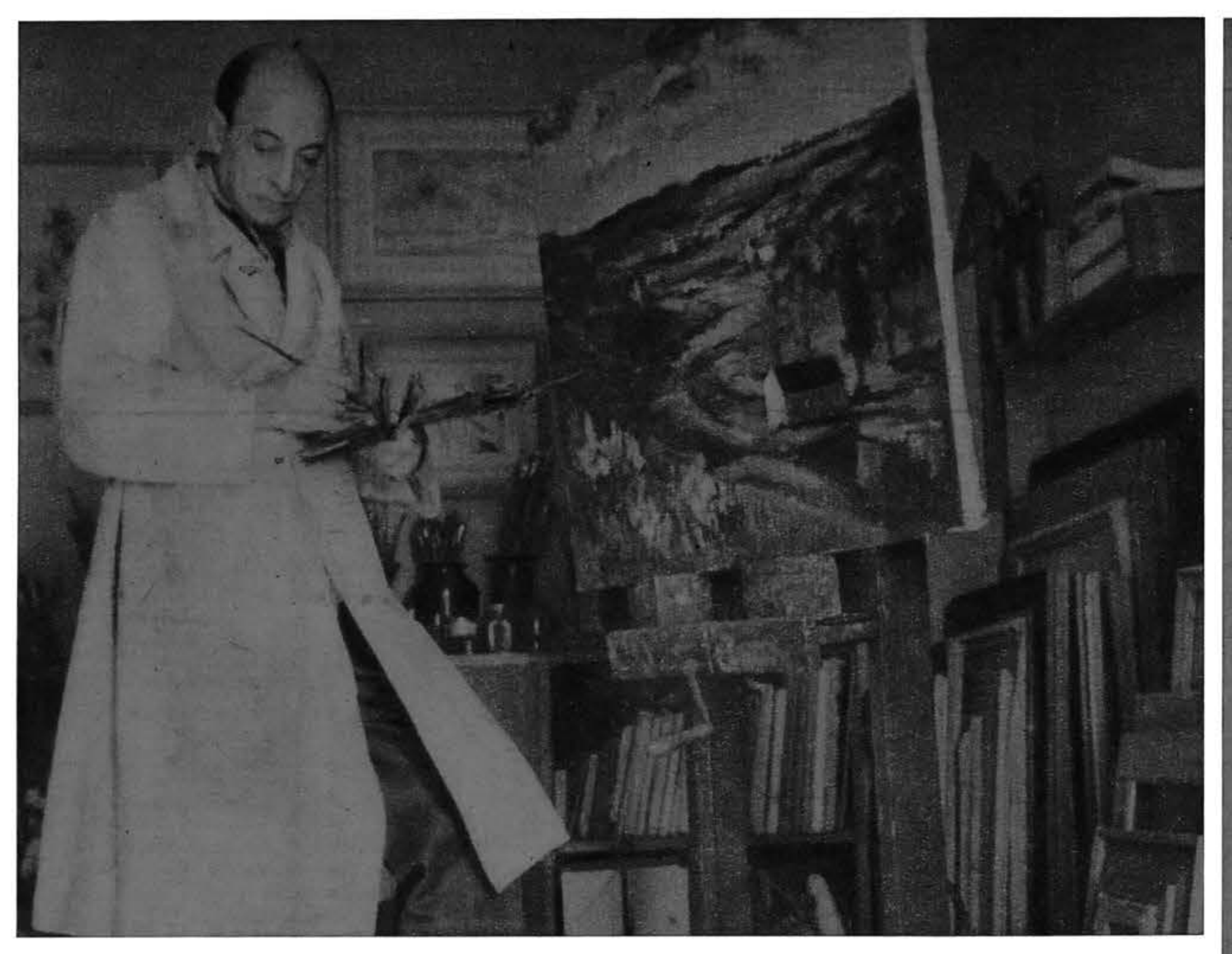
Le visage de Santa Claus, le vieux Papa Noël à la longue barbe blanche et à la longue tunique rouge, est familier aux enfants du monde entier. Que ceux-ci croient ou ne croient pas à la légende du Père Noël apportant des cadeaux aux enfants sages, il n'en reste pas moins que la figure de Santa Claus est légendaire. Mais en Suisse, dans le canton du Valais, on célèbre de façon particulière la fête de Noël, et un jeune garçon revêtu de l'uniforme de Santa Claus fait à travers les neiges, et suivi d'une foule très nombreuse, le tour du village où les paysans lui offrent des friandises de toutes sortes.



Bien que le rôle de Santa Claus consiste à donner, ce jeune Papa Noël ne refuse pas les friandises qui lui sont offertes et qu'il distribuera à ses compagnons.



Des tambours et toutes sortes d'instruments sonores sont employés par les jeunes habitants du canton pour chasser au loin les mauvais esprits.



CHEZ GEORGES SABBAGH

A Zamalek où poussent des flamboyants au bord du Nil. Un troisième étage. A peine franchit-on le seuil de cet appartement qu'un monde magique apparaît où les cadres sont des fenêtres ouvertes... De grands « nus » sont accrochés aux murs.

Sabbagh aime la vie à la manière des Orientaux. Il l'aime pour ce qu'elle comporte de joie, de volupté et de beauté. Aussi son œuvre est-elle pleine de mouvement, de chaleur et d'éclat. Depuis quelques années, Sabbagh est revenu en Egypte dont il n'avait cessé d'avoir la nostalgie. Il a peint l'Egypte aux heures du matin et il l'a repeinte à cette heure où les arbres s'éteignent, rendant avec une exactitude émouvante la sensibilité même du paysage. Sabbagh a peint les arbres et les fleurs et nous a rendu perceptible jusqu'à leur parfum.

Mais Sabbagh est avant tout le peintre de « la femme » : il sait effiler les doigts, épaissir les lèvres, creuser les reins ; il stylise en maître qui connaît tous les secrets de son art. Doigts de jeunes filles aux couleurs lumineuses comme l'espoir, silhouette féminine, lèvres de corail et paupières qui tirent leur noirceur des ténèbres de la nuit, tout n'est, chez Sabbagh, que mélodie linéaire qui suit la forme dans son ondulation continue.

Que de lèvres humides où tremble la volupté... Que de bras ondulés à la manière des ruisseaux, et que de paupières pesantes cachant de mystérieux desseins !

En quittant l'atelier de Sabbagh, nous nous sentions enveloppés d'ombre et de lumière comme si nous venions de traverser une vague d'harmonies colorées. Et les tableaux quittés nous tourmentaient longuement.

CHEZ JARO HILBERT

C'est l'atelier classique sur le toit d'une maison : deux grandes salles vitrées où dessinent quelques jeunes filles. Tandis qu'à leurs côtés des pinceaux semblent fleurir dans des vases de porcelaine, les toiles inachevées suintent près de l'estrade destinée au modèle.

Or, dans un coin, un gosse de six ans peint sagement ; il met les dernières touches à son dernier tableau. C'est le fils du peintre. Et Jaro Hilbert de m'expliquer :

— « Igor est un impressionniste : il méprise le dessin et ne veut reproduire sa vision que par des taches colorées. Sans doute les modelés évanescents suscitent dans nos pensées des analogies certaines... Mais où sont donc les voitures ? Car ceci est une rue qu'on prendrait pour un jardin. Igor prétend choisir l'essentiel et rejeter ce qui ne l'est pas. C'est la préoccupation dominante chez tous les peintres. Seulement, ici, je trouve qu'il exagère. Si je ne discute jamais avec lui, c'est que notre conception de l'art est totalement différente. Personnellement, je n'ai jamais été sensible à cette peinture de... littérateurs qui ne savent même pas dessiner. »

Ces paroles expliquent clairement la propre peinture de Hilbert dont la vision est aussi saine que précise. Pour lui, un arbre est un arbre et un homme un être humain. Dans ses tableaux, nul ne risque de prendre l'homme pour une frite et l'arbre pour un primus allumé en plein vent. Portraitiste, il ne triche jamais avec le modèle.

Mais voici un grand nu qui illumine l'atelier : cette peinture atteint, sous une apparence réservée, au paroxysme de la sensualité. Ses tons, quoique délicats, exaspèrent en nous ce quelque chose de sombre qui ressemble à du silence.

Et puis, voici des vues où le peintre est entré dans le cœur même du paysage. Voici le Nil. Et voici des voiliers.

Tout chez Hilbert est construit et composé ; ses lignes suivent les cadences de la vie. Il a gardé le goût du style et le besoin de composer des masses vivantes, car il perçoit clairement la merveilleuse intelligence qui règne dans les volumes des objets.

Dans l'atelier du peintre Jaro Hilbert où j'admirais ses œuvres, j'ai trouvé derrière un canapé trois petites toiles adossées au mur. Comme je m'en approchais, Igor, le fils du peintre, me dit :

— Non ! Ça c'est de moi...

— Je peux voir ?

— Si vous voulez.

J'ai regardé. J'ai regardé longuement. Et je commence à croire qu'il suffit d'aimer la peinture pour la comprendre. Car j'ai compris. J'ai compris la peinture d'Igor parce que je suis, comme lui, un primitif. Et que, comme lui, je ne sais pas dessiner.

Nos peintres chez eux

par
AHMED BEY RASSIM



Il fut un temps où les artistes d'Europe portaient des cheveux longs, des cravates Lavallière et des pantalons de zouaves en velours. Ils attendaient l'inspiration en buvant force absinthes et ne se mettaient au travail que dans une atmosphère propice au rêve.

Aussi se demande-t-on comment et pourquoi les peintres d'Egypte n'ont jamais connu ces accoutrements ni ces ivresses subtiles ? Ici, les peintres s'habillent comme tout le monde et travaillent chez eux, dans une petite chambre bien souvent, que seuls les profanes persistent à appeler « atelier ». Cette pièce est parfois le salon de famille où Monsieur reçoit ses camarades et où Madame s'excuse du désordre qui y règne et de l'odeur de térébenthine qui empoisonne ses amies.

Pour bien nous en assurer, allons surprendre quelques-uns de ces peintres tandis qu'ils travaillent à des toiles que nous admirerons, sans doute, aux grandes expositions de cette saison.

CHEZ MOHAMED NAGHI

Un fin lettré. Un homme sensible. Un peintre que l'on ne peut passer sous silence malgré tout le désir que l'on éprouve de lui être agréable. Car ce peintre de talent prestigieux refuse que l'on commente sa peinture. C'est que Mohamed Naghi est un inquiet qui ne cesse de se chercher. Je me souviens que, terminant sa fresque « La Renaissance Egyptienne » qui se trouve aujourd'hui dans la salle du Sénat égyptien, Naghi me disait tristement : « Je crains de faire fausse route, de perdre un temps précieux... » Il avait adopté dans cette peinture décorative le style pharaonique, quant au dessin, alors qu'il avait traité cette œuvre, quant à la peinture, à la manière moderne (modelé, clair-obscur, perspective). Mais cette peinture « néo-égyptienne » fut abandonnée et Naghi chercha une voie nouvelle. Aussi son œuvre atteste-t-elle une perpétuelle et vivante évolution. S'il nous a donné des toiles impressionnistes, pointillistes et même cubistes, sa « période abyssine » — car, grand voyageur, il a poussé jusqu'en Ethiopie — demeurera probablement comme la mieux venue.

En attendant, il peint d'arrache-pied de grandes compositions dans des salles désaffectées du Musée d'Art Moderne dont il est le directeur, ou bien chez lui, au dernier étage d'un très haut immeuble au débouché d'un pont sur le Nil et d'où la vue s'étend sur Le Caire.





CHEZ AMY NIMR

Au mur de son atelier, quelques toiles. Le reste encombre, pêle-mêle, un coin. Et des livres sur le couvercle d'un piano. (Elle n'en joue pas elle-même, mais se plaît à entendre ses amis. S'ils jouent du Bach.) De la fenêtre on voit les arbres de Zamalek déployer leurs ramures à la douce lumière de l'automne égyptien.

Cependant, sur le chevalet, un tableau irradie une lumière aussi prenante.

D'éminents critiques d'art européens ont été séduits par les œuvres d'Amy Nimr (Lady Smart). Waldemar Georges, entre autres, trouve que l'éclairage de ce peintre traduit son débat intérieur, et il ajoute : « Un coloris irréel, mais actif, donne la mesure exacte d'un talent, d'une sensibilité d'autant plus digne de retenir l'attention qu'ils répugnent aux formules géométriques ou idéographiques. »

Si la lumière d'Amy Nimr paraît abstraite et arbitrairement inventée, c'est que, pour elle, la « lumière » est forcément l'élément abstrait du tableau et que, prenant sa source en ce monde intérieur qui habite son imagination, elle n'a rien de photographique ou de naturaliste, mais conserve ce côté étrange qui n'est qu'une transposition poétique de la nature vue à travers son tempérament de peintre. Sans cette lumière « interne », les œuvres de ce peintre n'auraient pas eu, à nos yeux, un caractère aussi exceptionnel.

Enfin, voici la part — à mon gré — la plus belle dans l'œuvre d'Amy Nimr, celle où, libre de toute influence, elle s'exprime de la façon la plus directe : je songe à ces étranges et fascinants personnages qui semblent avoir absorbé tout ce qui reste de jour, et je songe aussi à la tendresse animale de ses Nubiennes dont la peau a la luminosité du diamant noir. La peinture sous-marine d'Amy Nimr est, par contre, d'un réalisme hallucinant. Dans une mer aux flores monstrueuses, des poissons hiératiques se nourrissent de cadavres. Et tout cela est d'un mystère presque religieux. Misère des temps présents à laquelle nous avons été liés malgré nous.



Aux jours lointains des Noëls véritables, lorsque la Paix régnait encore sur terre, il y avait dans le monde, aux environs de décembre, un grand remue-ménage. Un remue-ménage de jouets qui se croisaient dans des trains, traversaient des frontières, franchissaient des océans, pour aboutir, rutilants, dans des vitrines éblouissantes.

Années 1919 à 1925, au lendemain de la première guerre, les polichinelles avaient des grelots sur le bonnet et sur les bosses. Dans la lumière du grand magasin, de petites mains enfermées dans des mains protectrices, des yeux grands ouverts, tout ronds du désir d'emporter la moitié du rayon, le grand cheval à bascule, la mystérieuse poupée de porcelaine endormie dans sa boîte, le « Meccano » métallique et incompréhensible.

Les années se sont écoulées. D'autres petits pas ont trottiné devant les mêmes rayons ; les jouets se sont faits de plus en plus modernes, de plus en plus militaires. Franchissant la Méditerranée, en rangs serrés, vinrent atterrir sur nos rivages les soldats de plomb, les mitrailleuses, les tanks et les avions. Noël 1939 vit même débarquer de martiales A.T.S., le masque à gaz en bandoulière.

C'était le dernier arrivage.

La guerre était tombée sur le monde, bouclant les frontières, détournant les fabriques de jouets de leurs activités pacifiques.

Noël dans le black-out. Noël sans sapin scintillant Hélas ! pour des millions d'enfants, Noël sans foyer et sans bonheur !

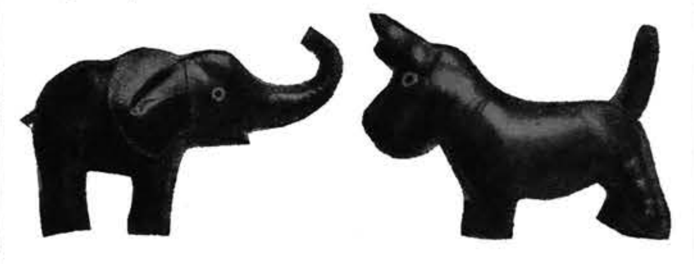
Jamais pourtant, et dans aucun pays du monde, le tenace remue-ménage de jouets n'a cessé complètement.

Les enfants d'Egypte nés après 1939 n'ont pas connu les trains électriques aux lourdes locomotives, qui tournent en rond sur des rails métalliques, passent en trombe sous des tunnels et déclenchent au passage des signalisateurs en miniature. Ils n'ont pas bercé des poupées de porcelaine dont le regard vacille et les cils se referment lorsqu'on les endort. Ils ignorent les systèmes d'horlogerie compliqués qui font valser des couples sur des boîtes à musique.

Mais si puissant est le désir de donner de la joie aux enfants qu'il crée de véritables courants économiques.

Patiemment, inévitablement, est née au bord du Nil l'industrie du jouet.

Peut-on parler d'industrie ? Travail d'artisan, travail d'artiste plus que d'industriel.



Sans machines, sans matières premières, l'effort, comme celui des premiers fabricants de Nuremberg, a d'abord été surtout individuel. Un tissu que l'on découpe et que l'on bourre de coton. Des morceaux de cuir que l'on ajuste selon la forme d'un animal.

Dans les camps, les internés occupent leur oisiveté à ciseler des figurines de bois. Dans les hôpitaux militaires du Moyen-Orient, les convalescents maintiennent l'agilité de leurs doigts et de leur esprit en cousant ensemble les pans soigneusement adaptés d'un éléphant de cuir ou d'un ours en peluche.

Et c'est déjà le travail en série.

Aujourd'hui fonctionnent dans le pays de véritables ateliers. Dans une fabrique où scient, peignent et rabotent des centaines d'ouvriers, j'ai vu des chariots, des trottinettes, des bicyclettes, au beau bois coloré et luisant, aux roues en caoutchouc véritable, attendant d'être expédiés vers nos magasins ou exportés vers d'autres pays du Proche-Orient.

Dans un autre atelier, par tables alignées, des jeunes filles bourraient des Pères Noël, cousaient des robes de poupées, chauffaient dans des moules des têtes de carton-pâte, ou peignaient délicatement de grands yeux bleus sur un masque en tissu. Entassés dans un panier, fraternisaient des singes au faciès en peau de chamois, des chiens dont le museau de cuir paraît humide et vivant, des teddy-bears effarés et aux bras tendus.

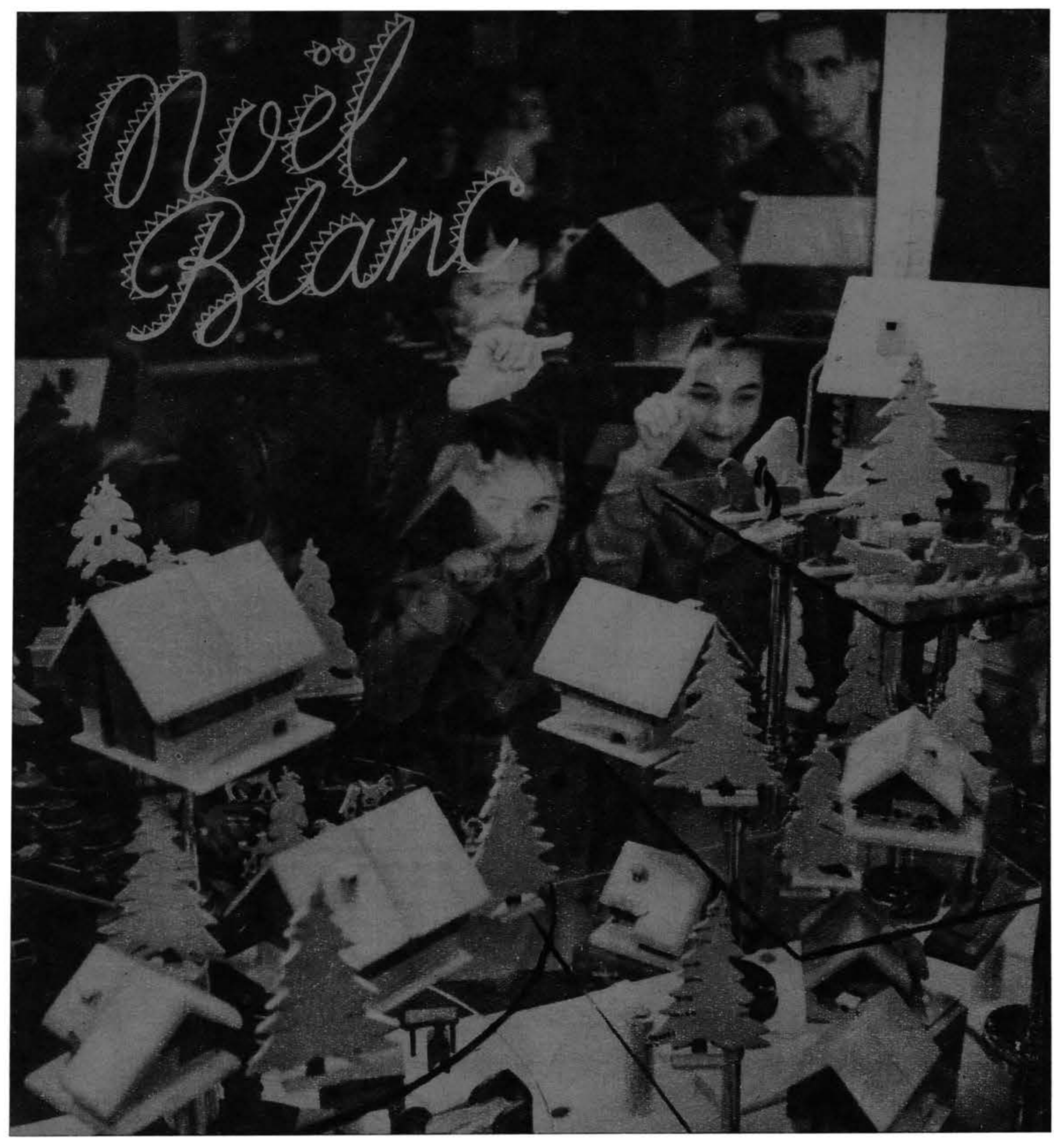
Mais l'œuvre individuelle subsiste. Celle du petit Arménien ingénieux qui fabrique des jeeps minuscules et étonnantes ; celle de l'Anglaise amoureuse de l'Egypte qui moule d'admirables visages de fellahs, et les revêt de galabiehs authentiques.

Devant les vitrines de nos magasins, Noël 1945 verra encore des gosses émerveillés.

La concurrence du jouet prestigieux d'Europe et d'Amérique s'annonce déjà, il est vrai. Elle fera disparaître les joujoux fabriqués sans goût et à la hâte, par ceux qui cherchent uniquement un commerce rémunérateur.

Mais l'art du jouet est désormais implanté en Egypte. Il ouvre de nouvelles perspectives et assurera la survie de ceux qui s'y sont donnés avec conscience et amour, avec, au fond d'eux-mêmes, le désir de trouver surtout la récompense à leur effort dans le sourire ébloui et la joie bruyante du plus charmant et du plus difficile des clients : l'enfant.

E. B.



Spectacle que l'on voit partout. Des enfants s'arrêtent avec le plus vif intérêt devant une vitrine bien attrayante.

A trois enfants d'Egypte qui n'ont pas connu de Noël Blanc...

Noël ! Noël ! cloches cristallines que n'entend vraiment que le cœur des petits ! Noël n'est que pour eux et pour ceux demeurés jeunes, ceux qui, en dépit de la guerre, de l'horreur, de l'angoisse, de la misère des temps, de la lâcheté de l'homme et de sa faiblesse, de l'existentialisme et de la bombe atomique, continueront à refléter au plus profond d'eux-mêmes le tendre éclat de l'Etoile annonciatrice et à croire en la promesse salvatrice : « Paix sur la terre et bienveillance entre les hommes ! »

C'était en Judée, par une nuit d'Orient magnifique, qu'eut lieu le miracle, et cependant Noël, le vrai Noël, la fête de Noël, sera toujours pour nous, pèlerins d'Occident, un Noël tout blanc, un Noël de bise, de neige et de givre !

Marie-Reine, Nanette et Jean-François, mes trois petits, vous qui n'avez ni quitté l'Egypte, ni jamais vu de neige ni de vrais sapins, venez tous trois auprès de moi...

Nous allons repartir ensemble vers les Noëls d'autrefois et de toujours.

Brrr !... voyez comme il neige !

Du plafond gris, pressés, serrés, d'une chute lente mais qui ne s'arrête pas, les pétales ouatés tombent et retombent sans fin. Le ciel et la terre, des jours durant, sont liés l'un à l'autre par la trame floconneuse. Puis, une nuit, la bise s'est levée et le rideau s'écarte. Bleu sur blanc, le pays habituel ne se reconnaît plus ! Chaque toit a son épaisse couverture que trouent à peine les cheminées, chaque pieu a son capuchon, chaque arbre s'emmitoufle d'une lourde houppelande. Plus de vallons, plus de creux ! Le ruisseau, les chemins se sont effacés, et tout et partout n'est que blancheur éblouie ! L'ancien cristal du ciel s'est brisé, le givre miroite de ses mille millions de morceaux et le grand vol noir des corbeaux croassants n'ose s'y poser et tournoie longuement.

A six heures, la nuit est tout à fait tombée. Les lumières se sont allumées et soudain toutes les cloches, celle du village et des autres villages proches, se mettent en branle. Elles sonnent longtemps, si longtemps, Marie-Reine, Nanette et Jean-François, que, le cœur battant de joie et la main dans la main, nous avons le temps de dévaler la pente glissante qui mène à l'église.

Le sapin est là, immense dans le glorieux rayonnement de ses bougies et de sa bonne odeur de résine. Les chants de Noël s'égrènent, puis le pasteur redit l'histoire merveilleuse :

« C'était autrefois, mes enfants, il y a bien longtemps, dans un pays de soleil où croît le palmier...

« Le sapin allumé et toutes ses lumières nous disent qu'une Bonne Nouvelle a été annoncée par le monde et qu'elle est arrivée jusqu'à nous, dans ce village comme dans tous les villages de nos contrées. Et c'est pourquoi tous les hommes de ce pays et toutes les femmes et tous les enfants s'en viennent le soir retrouver l'Enfant de Dieu, parce que l'amour de cet enfant, c'est ce qui sauvera leur village, leur pays et le monde, du désespoir et de la mort... »

Mais nos yeux ont tant à faire à dénombrer les bougies, les étoiles, les chaînes d'argent, les boules d'or et de vermeil, que nos oreilles ont grand'peine à écouter.

Mais le plus beau, Marie-Reine, Nanette et Jean-François, le plus beau ne vient qu'après, sitôt que toute la famille se retrouvait chez grand-papa, dans la « grande chambre » au parquet ciré et aux beaux meubles de noyer. Il faisait doux, il faisait chaud ! La bonne odeur de Noël, cette odeur de sapin, d'encaustique, de jambon chaud et de gâteaux frais, avait déjà pris possession de la maison. Elle vous saluait dès votre arrivée, et nous comprenions si bien son joyeux message ! Mais il s'agissait d'abord d'attendre que tout fût terminé, les grandes personnes mettant la dernière main à des préparatifs mystérieux ! Puis, tout à coup, la porte s'ouvrait à deux battants, l'Arbre apparaissait triomphal, et chaque année plus beau semblait-il ! On entrait sur la pointe des pieds, le cœur sautant d'émotion ! Chaque objet suspendu aux branches était une vieille connaissance à laquelle on disait un bonjour amical. Des pommes, des oranges, des noix, des bonshommes en pain d'épices, et sur une table recouverte d'une nappe blanche, les assiettes remplies des gâteaux faits à la maison, de noisettes cueillies au cours des promenades de l'été, et ces paquets surtout, dont les formes si diverses se devinaient sous la nappe et qu'à la dérobée nous interrogions furtivement du regard.

S'il est des heures de bonheur sur la terre, si la joie peut parfois exalter les cœurs, ces heures-là je les ai vécues, et ce sont les seules que je regretterai vraiment de toute une enfance difficile ! De ces visages baignés d'une si paisible lumière, irradiés d'une joie si douce et si vraie, de ces voix juvéniles qui, mêlées aux voix chevrotantes, chantaient d'une même ferveur ces cantiques qui montent de l'âme aux lèvres, de cette grande famille unie autour du sapin de Noël, qu'est-il resté de tout cela ? Un souvenir, mais un souvenir capable de transfigurer toutes les heures, grises ou sombres, de la vie, et ce souvenir, c'est assez...

C'est alors, après la prière écoutée debout, la distribution des cadeaux. Oh ! Marie-Reine rieuse, Jean-François aux grands yeux et toi malicieuse Nanette ! nous n'étions pas gâtés comme le sont aujourd'hui des enfants que je connais bien ! Les temps étaient souvent durs et je sais des années sans beau sapin de famille, sans fêtes et sans cadeaux — ou presque — mais de ces années-là pourquoi donc en reparler ? Elles sont mortes. Les beaux Noëls revenus les ont reléguées dans l'ombre, dans le coin le plus sombre de la mémoire, dans le vieux débarras des plus vieux souvenirs. Puissiez-vous, petits, n'en connaître jamais l'amertume inavouée, alors qu'on serre les dents pour ne pas ajouter à la peine de ceux qui vous aiment et qu'on s'efforce de sourire, le cœur chaviré ! Puissent, surtout, les enfants réchappés de la guerre, ceux qui depuis tant d'années n'ont pas connu de Noëls, renaître enfin à la paix, à la confiance, à l'heureux abandon au sein des familles retrouvées ! Et puissent, enfin, les Noëls de demain repousser dans l'oubli les Noëls parodiés par la violence et par la haine !

Là-bas, les dernières bougies s'étaient éteintes dans un dernier grésillement. Dehors, les étoiles frissonnaient frileusement dans un ciel presque noir. La neige micacée crissait sous les pas des passants et le givre avait fait s'épanouir, sur les vitres de la porte bien vite refermée du corridor, toute une frêle et diamantine floraison de fougères d'argent.

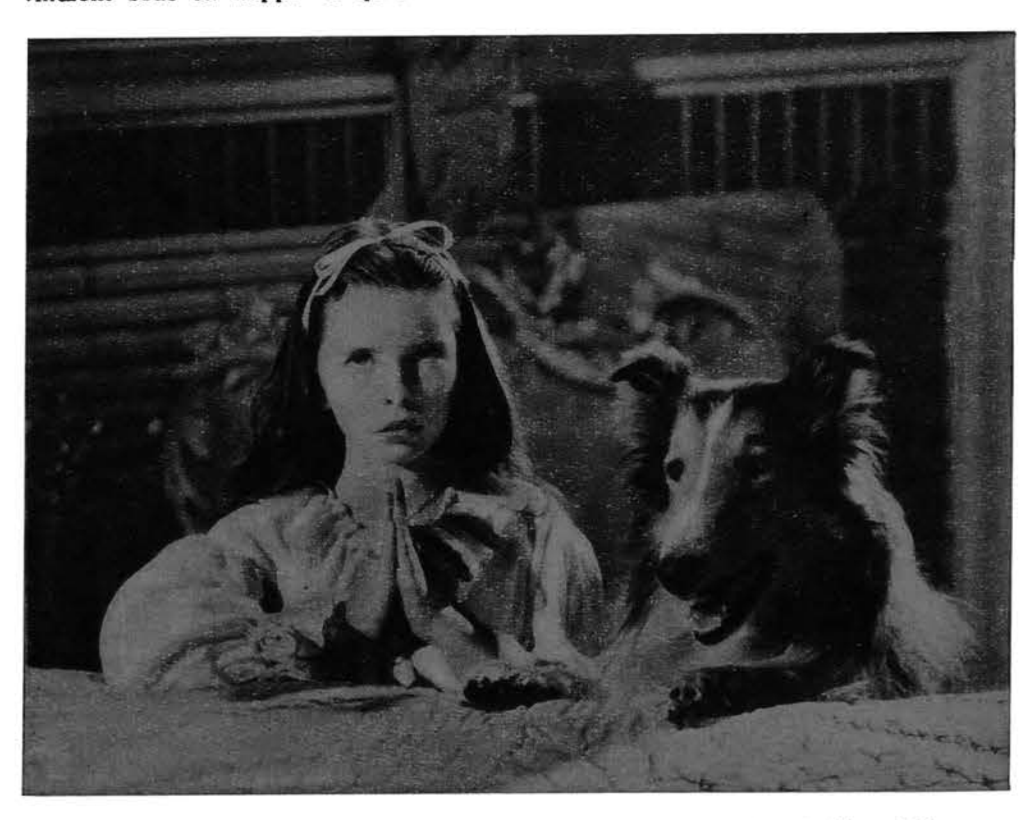
Serrés les uns contre les autres, un tel bonheur nous remplissait l'âme qu'en marchant sous la voûte nocturne parmi toute la blanche splendeur du ciel et de l'espace, nous ne savions plus très bien si nous étions encore du monde de tous les jours, ou si Noël ne nous avait pas transportés doucement dans un monde enchanté, et nous nous endormions en désirant bien fort garder le plus longtemps possible notre beau rêve... Encore... toujours...

Et ce rêve, après tout, peut-on le perdre jamais ? Ceux qui l'ont vécu ne sauraient l'oublier !

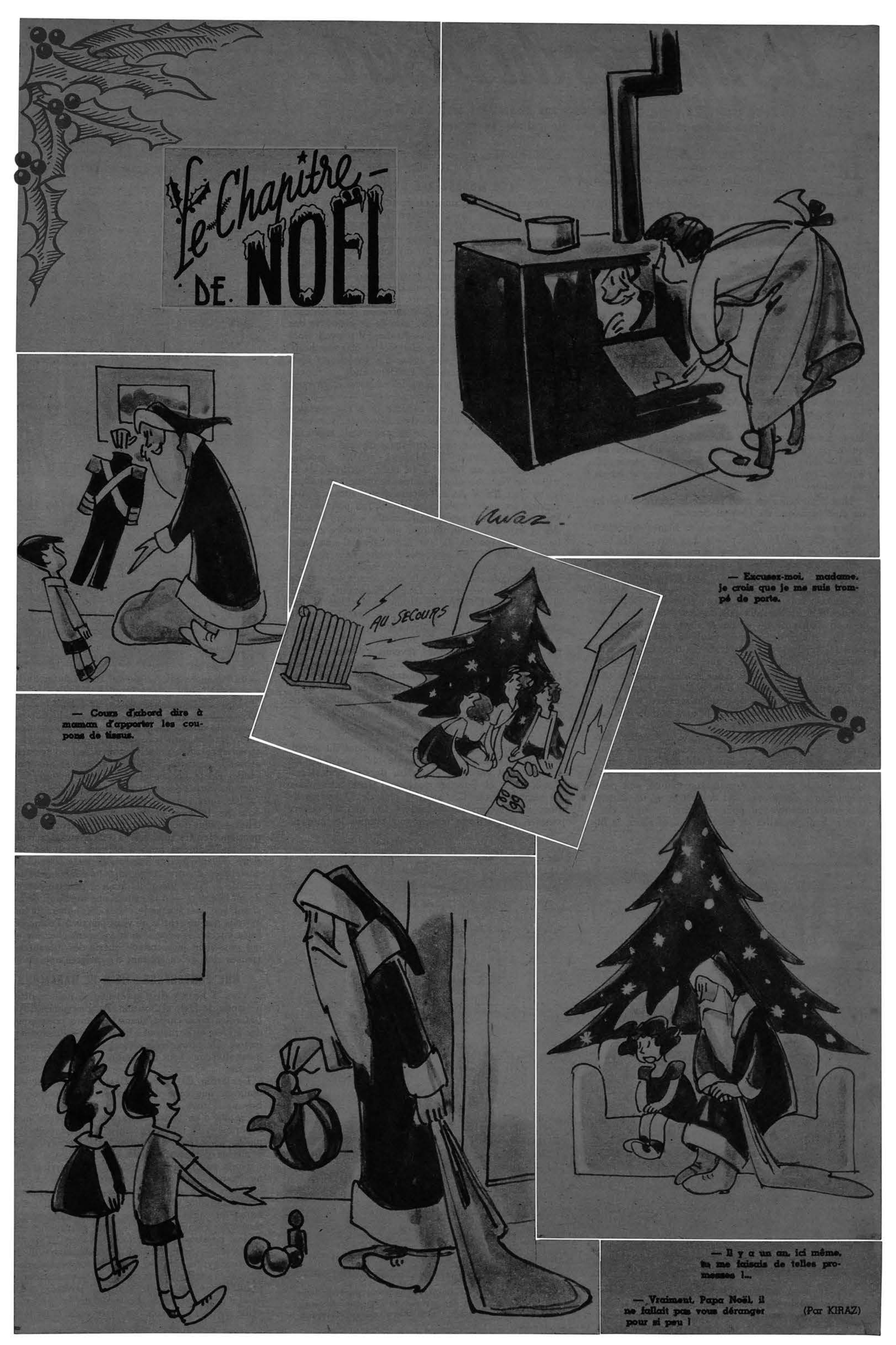
Ce beau rêve d'un soir, mes petits, tenez-le bien fort sur votre cœur, et défendez-le contre l'oubli, l'amertume et la fatigue, ce beau rêve des Noëls de votre enfance.

Nanette, Marie-Reine et Jean-François ! je voudrais tant que, pour vous aussi, ce beau rêve de Noël vous puissiez le vivre là-bas, pour le revivre dans le décor d'Egypte, les branches de sapin du Nord se mêlant aux palmes frémissantes de l'Orient, le revivre aussi clair, aussi pur, rien qu'en fermant les yeux...

JEAN SEBASTIEN



Margaret O'Brien fait sa prière avant de se mettre au lit. Ce soir, si elle a été sage, Papa Noël viendra déposer pour elle des jouets devant la cheminée. (Photo M.G.M.)


Le Chapitre de NOËL
Kiraz
AU SECOURS
— Excusez-moi, madame, je crois que je me suis trompé de porte.
— Cours d'abord dire à maman d'apporter les coupons de tissus.
— Il y a un an, ici même, tu me faisais de telles promesses !...
— Vraiment, Papa Noël, il ne fallait pas vous déranger pour si peu !
(Par KIRAZ)

Les Moines du Désert

Notre reporter a passé quelques jours aux monastères coptes du Wadi-Natroun où des moines mènent une vie retirée au milieu du désert.

Le Wadi-Natroun. Dépression naturelle située à 22 mètres au-dessous du niveau de la mer, il y fait, en été, une chaleur d'étuve et, en hiver, un froid sec et vivifiant.

Après avoir contourné le rest-house mauresque qui interrompt agréablement la monotonie de la route désertique menant à Alexandrie, l'auto s'engage sur un chemin qui descend en pente douce jusqu'au cœur de la petite cité industrielle jaillie des sables il y a une cinquantaine d'années. Cinq mille personnes environ sont occupées, l'année durant, à extraire des terrains spongieux avoisinant les lacs d'eau saumâtre, le natron ou carbonate de soude naturel.

Durant la saison chaude, le paysage doit être dantesque. Mais en ce mois de décembre l'atmosphère est d'une pureté de cristal. Le site est d'une beauté sauvage et les eaux bleues des lacs reflètent une chevauchée de nuages rougis par l'approche du couchant. D'énormes cuves servant au lavage du natron, vues à contre-jour, éveillent dans l'esprit une impression d'Apocalypse. Après la tombée de la nuit, les flammes sous pression des fours à chaux, chauffés à 1.500°, font un bruit infernal et tachettent d'une lueur sinistre l'obscurité des environs. On raconte qu'un ouvrier tomba — il y a de nombreuses années — dans un de ces fours devant ses camarades horrifiés qui ne retirèrent par la suite que le fer de ses souliers.

Une demi-heure en auto sépare le centre industriel du mur imposant du Deir el Sourian.

Le couvent dresse ses bâtiments blancs au-dessus d'un jardin agréablement planté. Les yeux, après tant de sable et de cailloux, sont surpris par cette végétation inattendue. Des orangers offrent, à qui veut les prendre, leurs fruits d'or. Des grappes de raisin pendent aux treilles et, dans le potager, les feuilles de cresson forment des taches vertes sur les plates-bandes. Un cloître aux colonnades gracieuses court le long d'un côté du jardin et abrite sous ses arcades les cellules des moines. Seule la plainte du vent dans les feuillages rompt le silence de cette thébaïde et fait courber la cime de quelques maigres cyprès.

Grand de taille, habillé d'une soutane noire, la tête et les épaules entourées d'un châle également noir, Abouna Sidarous, supérieur du monastère, ressemble étonnamment à l'un des Rois Mages popularisés par les lithographies bibliques.

Nous faisons le tour du monastère. L'église, primitive, renferme deux portes en bois précieux admirablement travaillé et quelques tableaux sacrés peints sur plâtre, datant du VIIe ou VIIIe siècle. Le monastère possède son four à pain, son moulin, son puits artésien qui donne une eau délicieuse, et un moteur actionnant une dynamo pour produire le courant électrique. Sans posséder de livres vraiment rares, la bibliothèque renferme quelques ouvrages historiques et religieux édités il y a 700 ans.

LES MONASTÈRES DE NATROUN

Nous apprenons ainsi, en feuilletant un des livres et en bavardant avec Abouna Sidarous, que saint Fronton, abbé du désert de Nitrie, fut l'un des précurseurs de la vie monastique dans la Basse-Egypte. Ce saint se retira, avec 70 disciples, dans la vallée de Natroun, vers l'an 150 après J.-C. Au début, il n'y avait pas de couvents proprement dits, mais des anachorètes vivant épars dans des cellules de la montagne ou dans des abris faits avec des joncs et des branches de palmier. La concentration dans les couvents ne se fit que plus tard, afin de se préserver des attaques des Berbères et des Arabes. Il y avait alors environ 5.000 moines, 7 boulangers et 600 anachorètes. Il y avait aussi une église qui renfermait trois palmiers, à chacun desquels était suspendu un fouet : un pour les moines, un pour les voleurs et un pour les pèlerins.

Abouna Sidarous nous raconte qu'à une certaine époque, lorsque les cloches d'un monastère sonnaient près de la Méditerranée, le message était repris de couvent en couvent jusqu'en Haute-Egypte.

D'après l'écrivain El Makrizi, 70.000 moines, ayant chacun un bâton à la main, sortirent de la vallée de Natroun afin de saluer le grand conquérant arabe Amr Ibn el As à Tarrana, à son retour d'Alexandrie, et pour implorer sa protection pour eux et leurs monastères. Le général accéda à leurs demandes et leur délivra un diplôme qui est encore conservé chez ces moines. Il leur accorda aussi une redevance à relever sur la Basse-Egypte. Ce droit se monta, une année, à plus de 5.000 ardebs de blé.

Quatre couvents du Wadi sont encore habités de nos jours. Ce sont ceux de Deir el Baramous, de Deir el Sourian, de Deir Amba Bishay et de Deir Makarius. Nous avons visité les trois premiers. Ils abritent chacun de 25 à 40 moines qui reçoivent individuellement 120 piastres par mois mais qui peuvent en outre employer leurs propres revenus s'ils en ont. Les monastères possèdent des terrains wakfs dont les bénéfices assurent leur subsistance, et l'on se rappelle encore les difficultés qui éclatèrent il y a quelque temps parce que le Méglis Milli voulait s'approprier la gérance de ces Wakfs.

LÉGENDES...

Tout en savourant les juteuses oranges du jardin, nous nous laissons bercer par le récit des légendes qui circulent encore à l'intérieur de ces monastères. Ainsi, Deir el Sourian possède l'arbre miraculeux de saint Ephrem. Cet arbre a plus de 12 mètres de haut et 3 mètres de diamètre. On raconte qu'aux premiers temps de la ferveur monastique, les moines



Vue du couvent d'Amba Bishay du haut de la pergola du Deir el Sourian. Ce dernier monastère possède l'arbre miraculeux de saint Ephrem qui fut planté pour réchauffer la foi vacillante des moines de l'époque. Abouna Sidarous, barbe et soutane noires, ressemble à un des trois Rois Mages des émouvantes lithographies bibliques.



Un moine en prières devant l'autel du m[...] admirablement travaillé et des tableau[...]

se plaignirent qu'il n'y eût pas de producti[...] le dans le désert. Saint Ephrem, pour réch[...] zèle vacillant, prit son bâton, le planta da[...] et annonça à ses prosélytes qu'il se transfo[...] arbre. Le miracle eut lieu. L'arbre, un tan[...] l'Inde, existe encore et on a élevé autou[...] une chambre pour mieux le préserver.

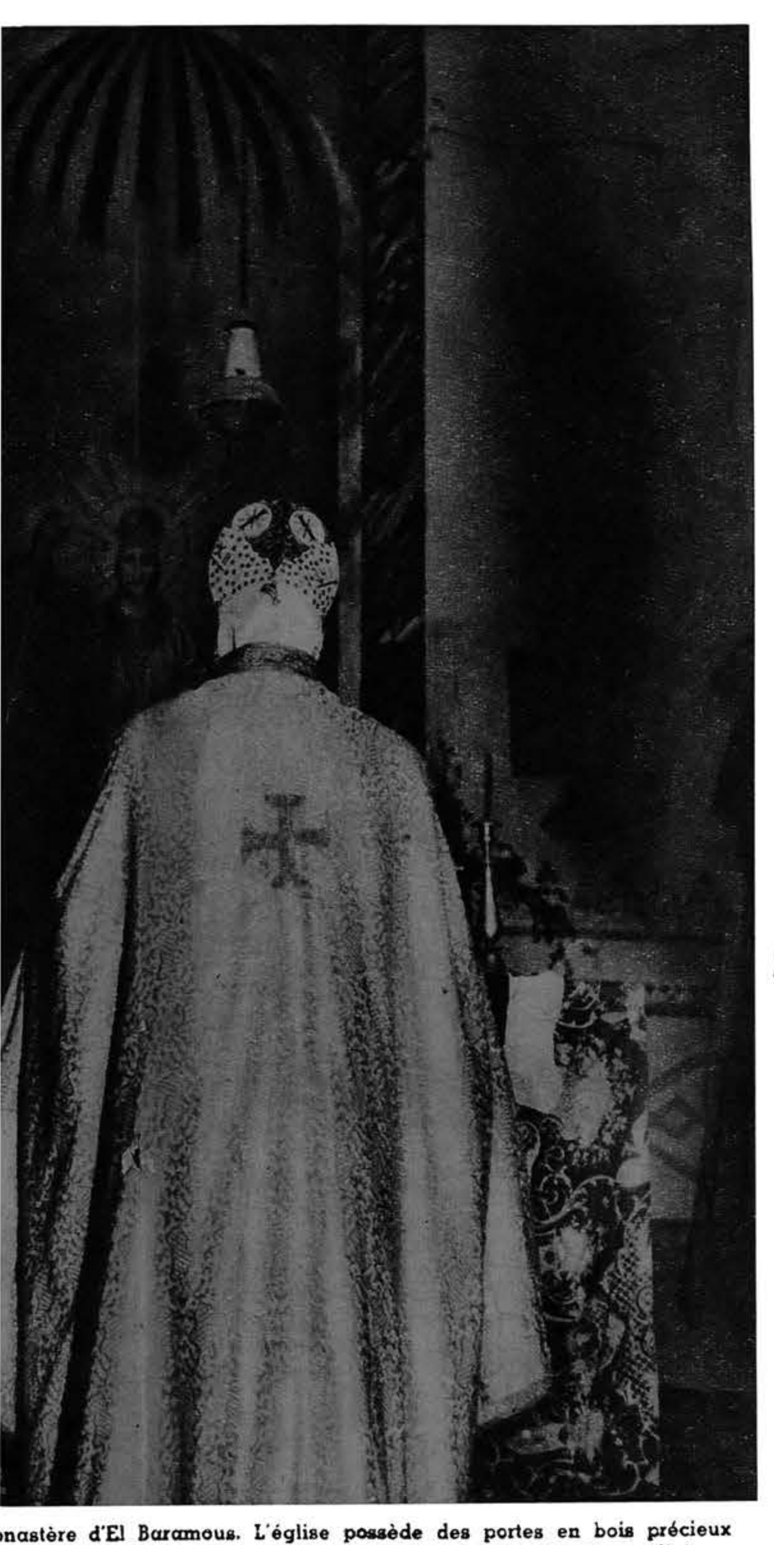
Une autre légende, racontée par Aboun[...] dont les faits se vérifient, paraît-il, enco[...] d'hui — veut que les serpents et les scorpio[...] nent inoffensifs une fois à l'intérieur des[...] Abouna Sidarous nous a affirmé avoir v[...] pents devenir inertes une fois dépassé le se[...] nastère et d'autres reprendre inlassableme[...] min de la porte lorsqu'ils avaient pénétré [...] de à l'intérieur — à la suite d'une livraison [...] chauffage, par exemple. Les Bédouins q[...] mordus par un reptile ne vont jamais à l'usi[...] faire injecter le sérum, mais viennent chez [...] qui possèdent le secret de guérir des mors[...] meuses rien qu'en récitant des prières app[...]

UNE FORTERESSE : DEIR EL BARAM[...]

Vers 3 heures de l'après-midi, nous [...] quiétude de Deir el Sourian. Accompagnés [...] Sidarous, nous enfourchons nos ânes pour [...] dre à Deir el Baramous, distant d'une dizai[...] mètres. De nouveau le désert et nos silhou[...] quichottesques font des ombres mouvantes [...] ble fin.

Le jardin du Deir el Baramous est [...] ombragé que celui des deux autres couve[...] faisons le tour du couvent en parcourant [...] de ronde d'un mètre de largeur qui bord[...] supérieure du mur d'enceinte. Ce mur cr[...] moins 13 mètres d'élévation et 2 mètres [...] 3 mètres d'épaisseur à la base.

Nous écoutons l'histoire de la conversio[...] na Francis, supérieur du monastère, qui s[...] au Caire au moment de notre visite. Ce m[...] la personnalité domine déjà toute la vall[...] troun et qui, aux dires de ses comp[...] toutes les chances d'être le futur patriarch[...] avocat possédant une certaine aisance ; il [...] sa mère — qu'il vénérait — dans une [...] Haute-Egypte. Un jour, sa mère tombe ma[...] dit : « Francis, je sens que je vais mourir [...] jours, dimanche, à telle heure. Si je meurs[...] indiquée, promets-moi d'entrer dans les or[...] veille de la date fixée, sa mère était dans[...]



onastère d'El Baramous. L'église possède des portes en bois précieux
x de l'époque byzantine représentant nombre de sujets religieux.

on végéta-
auffer leur
ns le sable
ormerait en
narinier ne
: du tronc

a Salib —
re aujour-
ons devien-
couvents.
u des ser-
uil du mo-
nt le che-
par mégar-
de bois de
ui ont été
ne pour se
les moines
sures veni-
ropriées.

OUS

quittons la
d'Abouna
nous ren-
ne de kilo-
nettes don-
sur le sa-

ncore plus
its. Nous
le chemin
: la partie
nelé a au
et demi à

n d'Abou-
e trouvait
oine, dont
e de Na-
agnons, a
e, était un
rivait avec
ville de la
lade et lui
dans trois
à la date
dres. » La
; le coma.

Francis prit le train, vint au Caire voir le patriarche et lui raconta l'histoire. Le patriarche lui dit que sa mère pouvait avoir eu le délire, mais que si elle mourait à l'heure et à la date fixées, il devait respecter ses dernières volontés s'il avait la foi. Francis s'en retourna chez lui pour voir effectivement mourir sa mère au moment indiqué. C'est ainsi que le patriarche l'envoya comme moine à Deir el Baramous dont il devint le supérieur quelque temps après.

LE DERNIER ANACHORÈTE

Le lendemain matin, avant de quitter les moines du désert, nous nous rendons à 5 kilomètres du couvent d'El Baramous, lui-même éloigné de toute habitation, pour voir un moine copte, fils d'un ras abyssin, retiré du monde pour vivre une vie d'ascétisme.

« En ce temps-là, le désert était peuplé d'anachorètes », raconte Anatole France dans son célèbre livre *Thaïs*. Mais, contrairement à Paphnuce qui se tenait juché sur une colonne, Abouna Abdel Messih vit dans un trou creusé dans les sables de ses propres mains et recouvert de quelques feuilles de palmier.

Depuis huit ans, cet homme, âgé d'environ 35 ans, s'est retiré volontairement du Deir el Baramous dans lequel il habitait et mène, dans une solitude absolue, une existence ascétique, ne se nourrissant que de plantes sauvages, de pain et d'eau. Lorsqu'il se rend au couvent pour prendre ces vivres simples, il a toujours soin d'apporter avec lui, en échange, quelques herbes poussant dans le désert.

Lorsque nous arrivons près de sa « grotte », Abouna Abdel Messih sort de son trou en se cachant le visage à la vue de mon appareil photographique. Son humilité est sans borne.

Nous insistons pour lui offrir une mandarine et une boîte d'allumettes. « Non, non, dit-il, je ne veux rien, sinon les Bédouins viendraient troubler ma solitude. » Il finit par accepter lorsque Abouna Sidarous lui certifie que ces modestes présents venaient du monastère.

Au moment des campagnes du désert, une patrouille britannique, qui n'était pas au courant de l'existence de cet anachorète, le prit pour un espion allemand déguisé en Bédouin et tira sur lui quelques rafales de mitrailleuse. Mais la profondeur de sa caverne le préserva des balles.

Lorsque notre auto démarre, j'emporte la vision d'un ascète au regard profond, pieds nus, tremblant de froid, regagnant à petits pas son refuge désertique.

BENEDICT

Vue du monastère d'Amba Bishay construit dans le Wadi-Natroun, qui possède des terrains wakfs dont les revenus assurent sa subsistance.

Prières matinales dans l'église du monastère d'El Baramous. Ces moines font leurs dévotions à 4 heures du matin et passent le reste de la journée à se promener dans le jardin et à méditer. Leurs prières sont dites en arabe et en copte.

↑ Le moine-portier du Deir el Sourian, à moitié aveugle, reçoit les visiteurs avec le sourire. Il habite ce monastère depuis plus d'une vingtaine d'années.

← Abouna Abdel Messih est un anachorète authentique vivant dans une caverne creusée de ses propres mains dans les flancs d'une colline. Fils d'un ras abyssin, il vit, depuis huit ans, dans le désert dans une solitude complète et ne se nourrit que de pain et d'eau pris au couvent El Baramous.



La vieille lui versa du thé froid... (Illustration de Marguerite Veillon)

Ressemblance

La clarté de la lune inondait tranquillement les champs. Dans le calme du soir, un vent léger et pur soufflait sur les tiges flexibles du maïs et de la canne à sucre. Lentement leurs racines puisaient leur vie nourrissante dans la terre fraîche et grasse et donnaient aux champs paisibles plus de force. Ce lent travail de la graine, personne ne s'en apercevait, car cette nuit toute la terre semblait irréelle dans ce silence lumineux. Seuls, à l'horizon au bord des routes, les grands arbres lançaient vers le ciel clair leurs colonnes frissonnantes. Dans les maisons de terre, les bêtes et les hommes dormaient, unis dans le travail comme dans le repos, compagnons de jour et de nuit, se protégeant et s'aimant pour une seule chose : la culture de la terre.

Il y avait dans le village qui empiétait sur le champ une maison toute vieille et croulante. Ses murs de boue desséchée s'effritaient, et la porte de bois moisi qui la fermait aux passants grinçait toute seule. Plus que les autres, elle semblait délabrée et repoussante ; aussi les fellahs paresseux venaient devant elle jeter leurs détritus.

Ce soir-là, au travers d'un trou qui servait de fenêtre sur la façade lépreuse, un beau rayon de lune envahit la maison, mais sa lumière bleutée se mêla à la plainte étouffée d'une jeune femme couchée sur la terre humide. Etendue sur le dos comme un paquet, la tête calée contre une brique, le visage tout baigné de sueur, elle souffrait toute seule. Dans un autre coin de la chambre, ses compagnons dormaient. Son terme approchait, et bientôt naîtrait son enfant, celui qui viendrait, pauvre et laid comme elle...

— Ya ommi, gémit la jeune femme, viens m'aider, je t'en prie.

Elle entendit la vieille se lever péniblement.

— Que veux-tu, ma fille ? Un peu de patience. Tu souffres, je sais, mais c'est notre sort à nous, femmes, d'endurer cette misère, et ton heure n'arrivera pas avant la nuit prochaine.

— Je mourrai d'ici là.

La vieille mère lui donna un peu de thé froid, puis regarda la couverture qui enveloppait les hommes et pensa à sa fille qui frissonnait.

— Plus tard, se dit-elle, quand ils se réveilleront.

— Essaie de dormir, ma chérie.

— Je ne peux pas. Comme cette pierre est dure cette nuit ! Si au moins j'avais plus chaud... Je hais notre pauvreté et toute cette misère ; l'enfant qui va naître, je voudrais qu'il fût mort déjà, car ni toi ni moi n'avons rien pour lui, et plus tard il sera encore la cause de mes larmes. Ma mère, est-ce qu'il y a dans ce village des gens plus malheureux que nous ?

— Ma fille, enlève cette haine de ton cœur. Demain, c'est Noël ; essaye de prier.

Et la vieille fellaha écarta la brique dure, puis mit sur ses genoux osseux la pauvre tête douloureuse. Doucement, elle essuya la sueur du visage avec un pan de sa robe sale. Mais la jeune femme blasphémait :

— Que le diable emporte dans son enfer tous ceux qui prient et qui croient encore à Noël ; je ne veux plus de ces promesses ; avec toute cette misère tu crois encore à ces bêtises, pauvre vieille folle ! Je hais le monde entier, Dieu, ce village, cet homme, mon mari, qui ronfle là comme un buffle, notre laideur et surtout, oui surtout, cet enfant qui va naître parce qu'il sera si laid, laid comme moi, comme son père, maigre et noir comme un canard malade, et personne ne l'aimera, comme nous que le monde méprise.

— Ya benti, calme-toi. Tu blasphèmes et Dieu te maudira. Repose-toi, je vais te réchauffer.

La mère prit les pieds de sa fille et se mit à les masser lentement. Les heures passèrent dans ce mouvement. Un matin froid et brumeux éclairait le monde ; les villes et les campagnes apparurent joyeuses, toutes les maisons se paraient parce que demain serait Noël.

Seule, ignorée du monde, perdue dans l'ombre de sa maison de terre, la jeune femme, hantée par la beauté, continuait de souffrir et de haïr. A l'aube, les hommes étaient partis pour les champs sans un regard pour elle. Son mari lui avait seulement dit :

— Fais vite, femme, la récolte n'attend pas.

La vieille mère l'avait enveloppée dans la couverture encore toute chaude des autres, et sa fille put se reposer.

Pour un long moment, la douleur parut la quitter. Dans sa torpeur défilèrent, comme dans un rêve, des souvenirs d'enfance. Elle revit ce jour où, petite fille, elle avait rencontré, dans un champ parfumé de fèves en fleurs, sa jeune amie Zakeya qui sortait de l'école en serrant un livre sous son bras :

— Zakeya, je t'en prie, montre-moi ton livre.

— Non, tu es trop sale et tu vas me l'abîmer.

— Je te promets de ne pas le toucher.

Alors Zakeya ouvrit son livre, et la petite au visage ingrat regarda de tous ses yeux la plus belle chose que son esprit ait jamais pu imaginer : une image qui montrait la Vierge Marie souriante, tenant dans ses bras un petit Jésus tout rose et joufflu enveloppé de langes. La mère et l'enfant étaient si idéalement beaux, si merveilleux, que la petite fille voulut les caresser.

— Non, dit Zakeya, ne t'approche pas ; c'est ma récompense de Noël. Cette image vient de très loin, d'au delà des mers, où tous les petits bébés ont des cheveux d'or et des joues de grenades mûres comme celui-là.

La nuit vint, celle du 24 décembre. A travers les champs et l'air glacé, on entendit les cloches, la musique des cymbales et les voix joyeuses qui appelaient les chrétiens vers l'église.

— C'est la messe de minuit, dit la vieille paysanne en ouvrant la porte.

— Pas pour moi, répondit la jeune femme désespérée.

Dans les villages de Haute-Egypte, la messe dure quatre heures. Pendant ce temps-là, l'enfant vint au monde. La jeune femme se trouvait toute seule. Seule au fond de son désespoir, dans cette maison maudite et abandonnée. Dans un délire de révolte et de rage, elle saisit alors comme une folle son petit qui criait pour l'étouffer sauvagement. Mais, une faible lueur de la lampe éclaira le nouveau-né, et... soudain la mère crut rêver : l'image, l'image même de son enfance, le petit enfant aux joues de grenades mûres, aux cheveux frisés ; lui, c'était bien lui, et il lui souriait. Elle le serra contre elle ; il était bien réel, c'était le sien, son fils, tout joufflu et rose comme la fleur du pêcher. Son cœur se brisa ; ses larmes coulaient de joie. Dans la vieille maison croulante, un grand miracle avait eu lieu, et l'Amour que personne n'avait connu ici, l'Amour fou, celui de Dieu, inonda le cœur de cette jeune femme si laide, qui regardait, transfigurée, de ses yeux brillants de larmes, son petit enfant divinement beau.

La porte s'ouvrit.

— C'est Noël, dirent les paysans.

— Un bel enfant nous est né, répondit la jeune maman magnifiée.

YVETTE AYROUT

Cette Semaine...

ITINÉRAIRE SPIRITUEL DE PÉGUY



D'abord méconnue, maintenant largement diffusée, l'œuvre de Charles Péguy est depuis longtemps familière au professeur B. Guyon qui, cette année-ci, l'examinera dans ses cours publics du jeudi. Lié d'amitié avec le second fils de Péguy, Pierre, son condisciple à l'Ecole Normale, M. B. Guyon a pu approfondir avec avantage cette œuvre des plus nobles de la littérature française. C'est ainsi qu'il y a décelé une vocation d'intellectuel sollicité par la charité, la justice et la vérité.

Dès 1897, ayant un peu plus de vingt ans, Charles Péguy adhère au parti socialiste et fonde même une « Librairie socialiste » avec les 40.000 frs de dot de sa femme. Ce n'est pas seulement par la découverte de la misère que le voici théoricien d'une réforme sociale : il a surtout pris conscience de l'insuffisance de l'aumône et, en général, de la morale bourgeoise. La nécessité d'une révolution, il la proclame dans la célèbre dédicace de sa *Jeanne d'Arc* : « ...A tous ceux, à toutes celles qui désirent la République socialiste ». Mais qu'on ne s'y méprenne pas : l'utopie de Péguy est celle d'un intellectuel plus que d'un homme politique (ses divergences avec Jaurès et Jules Guesde en font foi) ; c'est une religion de salut temporel, un assainissement du monde du travail.

En réalité, Péguy, alors athée, est déjà un chrétien qui s'ignore. Et s'il est dreyfusiste, ce n'est pas en tant qu'incroyant et socialiste, mais pour obéir, surtout, à l'appel de justice et de vérité de la mystique chrétienne qui devait le prendre bientôt et faire de lui un modèle de haute spiritualité jusqu'à sa mort, sur le front de la Marne, en 1914.

CHŒUR ET ORCHESTRE ARMÉNIENS

Sans être symphonique, comme l'annonçait le programme, l'orchestre du M° A. Patmagrian a accompagné, l'autre mardi, à l'Ewart Memorial Hall, un chœur des plus homogènes avec le concours de Mme Rose Patmagrian, soprano soliste, dont la voix de qualité fut applaudie dans des airs de Rameau et de Lulli.

C'est surtout dans sa seconde partie que le programme présentait de la musique inspirée du folklore arménien. Le M° A. Patmagrian, professeur au Conservatoire de Téhéran, y avait inclus plusieurs pièces de sa composition qui ne manquent pas de saveur, en particulier *Yalali* et le *Chant du Travail* où le chœur fit preuve d'un bel ensemble.

RÉCITAL DE ROBERT SOËTENS

C'est précédé d'une notoriété de bon aloi que Robert Soëtens est venu jouer pour la première fois au Caire. Au cours de ses vingt-cinq ans de carrière, ce violoniste qui a effectué des tournées dans tous les pays, et même en URSS, s'est vu dédier des œuvres de musiciens célèbres dont Serge Prokokieff qui écrivit pour lui son concerto n° 2 pour violon et orchestre. Par ailleurs, il est accompagné au piano par Suzanne Roche, partenaire de talent au jeu impeccable.

Aussi, le récital de l'autre jeudi fut-il un vrai régal pour les amateurs de bonne musique. Le style pur, dépourvu de théâtralité, de Robert Soëtens, mis au service des maîtres français en a été un interprète admirable. *Le Tombeau*, si peu connu ici, de Jean-Marie Leclair (1697-1764), plaintif, douloureux même par sa tonalité de do mineur, et d'un allegro final imprégné d'espérance, fut une révélation. La *Sonate en la majeur* de Fauré, puissante et sereine ; *Tzigane* de Ravel et *Poème* de Chausson, pièces de virtuosité, et de courtes œuvres de Debussy complétèrent le programme de musique française à quoi — fait piquant — s'ajoutèrent en bis une *Berceuse* de Schubert et du Mozart, au demeurant, joués avec le même art absolu.

PATRICE DE LA TOUR DU PIN



Dans quelle mesure un public méditerranéen peut-il être touché par les œuvres d'un poète nordique où il ne s'agit que de marais, d'humidité, de brume, avec toute l'affabulation légendaire que comporte pareil climat ? C'est ce que s'est demandé M. Armand Guibert en entretenant de Patrice de la Tour du Pin l'auditoire de la salle des conférences du Lycée, l'autre vendredi. L'accueil chaleureux dont ce sujet fut l'objet est la meilleure réponse à cette question. En effet depuis 1932, date de la parution des *Enfants de Septembre*, Patrice de la Tour du Pin a vu son audience grandir même en Afrique puisque ce sont des éditions tunisiennes dirigées par M. Armand Guibert précisément qui ont le plus contribué à sa renommée.

De *La Quête de Joie*, cette recherche par la poésie du perfectionnement intérieur, jusqu'à *L'Enfer* « froid » et aux *Psaumes* exaltés et exaltants, il y a le jeu à l'origine de la Somme de Patrice de la Tour du Pin — le jeu qui différencie l'homme de la bête, et le poète de l'homme. Car, dès son enfance et jusqu'aujourd'hui (sauf, et ce n'est pas sûr, l'intervalle de sa captivité de quatre ans dans un stalag de Silésie), Patrice vit dans un monde fantasmagorique de sa propre création. Il n'y a pas que ses livres qui soient habités, en effet, par une faune et une flore fantastiques : dans sa Sologne natale et marécageuse, il s'est entouré d'un zoo étrange où une meute de 300 chiens voisine avec des coatis de la Guyane et des oiseaux du Brésil. De plus, Patrice — poète assurément surréel à la manière des personnages de William Blake — se nourrit de feuilles de frêne ou de bouleau.

Dans la solitude, désormais publique, de ses jeux, Patrice de la Tour du Pin fait figure de croisé spirituel qui recherche la délivrance d'un monde désemparé par les contingences historiques. — J. M.

L'AMITIÉ DES PEUPLES DE L'URSS

Pour célébrer l'amitié des peuples de l'URSS, la Légation soviétique a organisé une exposition et une série de séances cinématographiques.

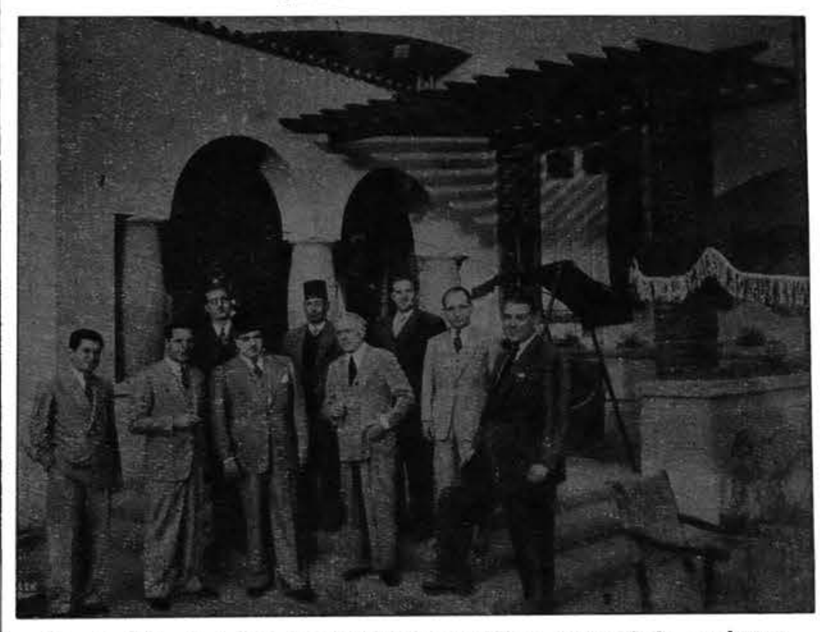
De l'exposition, une impression se dégage nettement : c'est la première fois qu'une série complète d'images, de peintures et de données précises sont assemblées au Caire sur les républiques soviétiques, et la richesse de ces éléments, présentés avec beaucoup de simplicité et de goût, frappe le visiteur.

La séance cinématographique où les invités furent conviés comprenait le film du grand producteur soviétique Eisenstein, « Ivan le Terrible ». Eisenstein apprend à son peuple une page d'histoire de la vie des tsars, où chaque détail est conforme à la vérité historique, choisissant pour héros un des tsars russes dont l'action a sauvé l'unité de son pays. Comment le tsar est supplié par son peuple de prendre le pouvoir et de le sauver des machinations des traîtres nobles, les boyards, tel est le thème général qui est traversé par la tragédie de la perte de sa femme bien-aimée, Anastasie Romanov. La scène ou le tsar électrise son peuple par des mots d'ordre comme : « Il faut sauver Kazan », la ville tombée aux mains des rebelles, demeurera parmi les plus grandes réussites d'Eisenstein, qui excelle à décrire les mouvements de masse.

Avec Eisenstein, le film historique remplit une nouvelle mission. Il n'est plus seulement l'image du passé, cristallisée en tableaux fastueux, mais la leçon des mouvements collectifs. — A. H.

Les Nouveaux Hôtels d'Egypte

(S.A.E. en formation)



Mr. Achille Avierino, le distingué président, entouré de quelques membres du Conseil d'Administration, devant l'entrée du nouvel Etablissement EXCELSIOR à Hélouan-les-Bains.





EN VENTE DANS LES PRINCIPAUX MAGASINS





Fourrures

Dans leurs dernières collections, la plupart des couturiers qui traitent la fourrure ont montré des petits vêtements en forme de casaques, droites, très courtes, couvrant à peine le tour des hanches, ouvertes devant, sans col aucun et à manches s'arrêtant un peu au-dessous du coude. Jacques Heim nous a offert le contraste des toiles blanches et des imprimés multicolores avec les fourrures sombres et importantes. Ses créations sont, en général, des manteaux droits, longs, presque dépourvus de col, aux épaules très fortement carrées, encore élargies par la fourrure à poils longs, aux manches droites à effets très larges aussi.

Max-fourrures a créé des manteaux de longueurs diverses, s'étageant du 2/3 au ras de l'ourlet. Généralement, ils sont de lignes droites, mais certains comportent des godets dans le dos partant d'un empiècement qui plaque d'une emmanchure à l'autre.

Pour le soir, les grands et amples manteaux classiques et les capes de toutes longueurs connaissent une vogue aussi grande que les boléros. Les uns et les autres sont d'aspect variable selon la fourrure employée, mais la technique d'assemblage des pelleteries fait toujours appel à la plus grande habileté ouvrière. Max-Fourrures a fait une cape de

Cape en renard blanc qui connaît la même vogue que les boléros (J. Heim).

→ Boléro à manches, en fourrure à poils ras travaillée en bandes (Max-fourrures).

ETRE BELLE POUR NOËL !



Vous avez une jolie robe ; votre intérieur est bien décoré ; tout a un air de fête grâce à vos soins. N'est-il pas aussi temps de songer à vous faire une beauté ? Il y a quelques petits détails que l'on néglige facilement dans la fièvre du travail de la maison.

Si nous en parlions un peu ?

Parmi les soins, il est quelques-uns qu'il vaut mieux commencer avant les fêtes pour redonner à votre visage éclat et fraîcheur.

Le repos dans l'obscurité

Juste un quart d'heure, madame. Choisissez un quart d'heure (de préférence avant le dîner) pour rester étendue dans l'obscurité en vous efforçant de ne plus songer à rien. Détendez-vous totalement, c'est-à-dire sans corset, sans soutien ni vêtement serré et sans... souci.

Appliquez sur votre visage, comme un masque, une épaisse compresse de gaze trempée dans une décoction bien chaude de camomille. Rien de plus calmant pour les nerfs souvent sujets à se contracter.

Si vous voulez blanchir votre épiderme, appliquez plutôt une compresse d'eau de sureau.

Il est sage de suivre, avant les fêtes, un régime lacté et végétarien. Votre estomac et votre teint en bénéficieront.

L'éclat des yeux

Comment songer à votre beauté sans donner de l'éclat à vos yeux fatigués par les veilles, le travail excessif ou les chagrins ? Lavez vos yeux dans un bain d'acide borique chaud ou de bleuet, d'eau de rose. Huilez vos paupières pour les nourrir. Ne mettez ni vaseline ni glycérine.

Danserez-vous ?

La danse est un sport à recommander, mais il faut vous y préparer avec des pieds... sains. Prenez chaque soir un bain de pieds chaud avec des cristaux et du sel, massez vos chevilles et orteils avec de l'huile d'olive tiède.

Votre décolletage

Soignez votre cou autant que votre visage et votre décolleté.

Unifiez-en le grain avec un fond de teint ou un lait de beauté afin que visage et décolleté aient la même couleur.

Et soyez sûre que vous plairez si vous vous soignez avant les fêtes. Vous serez fraîche et détendue au lieu de ressentir cette fatigue qui gâche les plus belles soirées.



ANNE-MARIE

« JOUEZ HAUTBOIS, RÉSONNEZ MUSETTES... »



De la grotte de Bethléem part une clarté qui enveloppe le monde. Mais vous demandez-vous parfois, enfants, comment se célèbre loin d'ici cette fête si abondante en traditions ? Vous demandez-vous quelles sont les légendes et les coutumes d'ailleurs ?

Le petit Anglais décore son home plusieurs jours avant Christmas. Il met dans chaque chambre de belles touffes de gui et de houx et aide sa maman à parer le sapin de Noël...

Rentrons ensemble dans une église de France, dans une église de village, et allons vers la crèche. Les marmots, encapuchonnés de laine, regardent avec admiration, curiosité et amour, l'enfant Jésus couché sur la mousse fraîche... Et les bergers, et les rois-mages, et les moutons et les bœufs. Que cet ensemble pastoral est émouvant et pittoresque !

En Allemagne, les fêtes de fin d'année commencent le 5 décembre, quand saint Nikolaüs va distribuer aux petits, selon leurs mérites, des noix ou des verges. Mais la veille de Noël on savoure en famille l'oie farcie aux châtaignes et le Christstollen, gâteau riche en citrons confits et fruits de toutes sortes... En Pologne, les dzieci (jeunes enfants) se mêlent à la foule qui célèbre une sorte de Noël mimé.

En Russie, les marmots entonnent des cantiques prenants devant les icones. Il neige. La terre est blanche, l'air glacé, mais les mains dans leurs manchons, chauffés et animés par de la vodka, ils fêtent Noël avec joie et ardeur.

...Mais Noël n'a pas toujours un décor de neige. Descendons en Italie ou en Espagne. La Nativité se fête sous le signe de la danse. Ce sont les rondes paysannes qui font le bonheur des gamins et des gamines, car plus de chaleur sur la terre communique plus de frénésie au peuple.

Depuis des siècles le monde chrétien célèbre Noël, fête des petits. Les uns sont sur une plage en Nouvelle-Zélade, d'autres sous une tente en Laponie, d'autres encore dans une maison ou sous une paillote, en Europe ou en Asie, mais tous, au cours de la nuit du 24 décembre, sont animés de la même émotion, du même délire joyeux.



ELIETTE

de Paris

longueur 2/3 dont les renards entiers, tombant en souples lignes verticales, laissent apercevoir la mousseline de soie blanche sur laquelle ils sont montés.

Les pelletiers français n'ont pas attendu l'épuisement total de leur stock pour tenter de remédier à la pénurie de peaux d'importation et pour s'adapter aux circonstances nouvelles. Ils ont fait appel aux ressources nationales, aux « sauvagines » de France. Avec un art qui n'est que de Paris, les fouines, belettes, renards de pays, écureuils, rats musqués, loutres de rivières, chats, chevrettes, moutons, lapins, ont été apprêtés, lustrés, teints. Des recherches incessantes ont amélioré ces techniques de saison en saison ; aujourd'hui, ces peaux que l'on dédaignait naguère encore sont appréciées parce que le travail humain leur a conféré la « qualité » en les transformant avec autant de science que de goût et d'art. Les renards rouges « de pays » sont devenus bleus, de tonalités plus chaudes et plus douces que les véritables renards bleus ; le lapin est devenu chinchilla ou hermine, à s'y méprendre ; le mouton est merveilleusement doré et joue au castor ; belettes et fouines, travaillées en bandes étroites, foncées sur fond clair, forment des manteaux que les Parisiennes élégantes aiment porter.





Jaquette cintrée en fourrure à poils ras ornée de motifs et boules (Jacques Heim).

← Elégant boléro en renard gris de Norvège à manches très volumineuses (Gaston).

Lettre à ma Cousine

Ma chère cousine,

De toutes les fêtes, la Noël est certainement la plus belle et la plus émouvante. Et combien loin elle nous ramène en arrière dans la fuite du temps ! Qui ne se souvient avec trouble des jours d'effervescence qui précédaient ce 24 décembre où, durant la nuit, Papa Noël apportait dans sa hotte des jouets aux enfants qui les avaient mérités ! Et quels réveils joyeux le lendemain, quels cris, quelles extases devant les objets tout reluisants que nous délivrions bien vite de leurs emballages encombrants ! Et puis, plus tard, quand nous sûmes que Papa Noël c'était tout simplement papa et maman, quels sentiments de reconnaissance envers ceux-là qui avaient si bien su combler nos vœux les plus chers !

Ah ! ma cousine, quelle agitation dans nos cœurs et dans nos esprits ! Et la messe de minuit à laquelle, plus grands, on nous autorisait à assister. Et les déjeuners pantagruéliques auxquels prenaient part tous les membres de la famille, aussi bien la grosse tante dont l'accoutrement provoquait chez nous des rires étouffés, que le cousin éloigné qui se faisait un devoir, ce jour-là, de partager notre festin, et dont les histoires funambulesques égayaient toute la maisonnée. Et cela se chiffrait parfois par de belles indigestions !... Mais on n'en avait cure. Le lendemain c'était vacances et le surlendemain aussi, et ainsi les quelques jours suivants. Et puis le souvenir de Noël s'estompait derrière nous et la nouvelle année survenait qui nous ménageait d'autres surprises...

Et aujourd'hui, ma chère amie, que depuis six ans nous fêtons pour la première fois Noël dans la paix, un sentiment étrange me saisit, mêlé d'émotion et d'angoisse. Sommes-nous vraiment en période de paix, et n'entendons-nous pas prononcer autour de nous cette phrase caractéristique : « Après la guerre nous ferons ceci » ? Qu'est-ce donc ? Encore ce mot horrible qui résonne dans nos oreilles ! Et pour combien de temps ?...

Mais non, mais non, la paix est revenue, et avec elle toutes les joies sereines, toutes les satisfactions d'une existence sans heurt, sans raids nocturnes, sans coups de canon, sans écoulement de sang. Et bientôt, après la période de froidure, nous songerons de nouveau à de belles vacances au delà des mers. Pour l'instant, préparons-nous à fêter le plus gaiement possible ce Noël de la paix et que dans nos âmes monte l'espoir, la certitude même, d'une existence meilleure pour nous et pour l'humanité.

Vous, ma cousine, je le sais, vous apprêtez une belle robe de tulle rose pour la grande soirée de Réveillon qui se prépare chez votre amie Jacqueline. Que ne serai-je là pour vous admirer !... Mais que ferai-je parmi la foule de vos adorateurs sur lesquels vous n'avez pas encore fixé votre choix ? « Le mariage m'effraie », m'écrivez-vous. « Et puis tout ce que je vois autour de moi est si peu encourageant ! » Et vous me citez le divorce de ce couple qui, cependant, était entré dans la vie conjugale avec les meilleurs atouts, c'est-à-dire toutes les assurances d'une union solide et durable. Et puis, crac ! tout a sauté un beau jour, précisément avant Noël, cependant fête de l'amitié et de l'amour entre les hommes, on ne sait au juste pourquoi, ou, plutôt, on ne le sait que trop bien...

Dans le mariage, la jeune fille n'a voulu chercher que tous les avantages. Nantie d'une belle dot, jolie, comblée par ses parents, elle est devenue Mme Une Telle sans aucune préparation, voulant tout recevoir sans rien donner.

Là fut le tort, ma cousine. Le mariage est une collaboration, une série de concessions faites de part et d'autre, une participation de l'effort de chacun dans le domaine qui lui est propre.

Trop de drames surgissent parce que l'on n'a pas compris, singulièrement en Orient, le rôle primordial qu'une femme est appelée à jouer dans son foyer. Foin de ces poupées superficielles qui ne songent qu'à parader au bras de leurs compagnons ! Il faut des bases plus solides pour assurer le bonheur en ménage, et, pour ma part, je préconiserais une « école du mariage » où les futurs époux recevraient les directives nécessaires à l'harmonie de leur foyer.

Mais voilà, ma bonne amie, que vous me faites m'écarter de mon sujet de Noël et de tous les vœux que je tiens à adresser à la plus tendre, à la plus charmante, à la plus aimée des cousines.

Je vous les envoie donc en touffes et reste toujours votre bien dévoué cousin

SERGE FORZANNES

Le Noël du Cheikh Ibrahim

La journée a été radieuse. Dans le ciel bleu du Caire, les éperviers aux ailes tranchantes comme des faux ont multiplié leurs rondes attentives : un vent léger agite les souples palmes qui se détachent en noir sur le fond clair de l'espace. Des enfants jouent dans la cour, et la voix de Fatma, la servante de la petite maison d'en face, qui aigrement se chamaille avec le marchand de fruits, perce telle une vrille la confuse rumeur montant de la rue.

Mais le Cheikh Ibrahim Ibn-Abdallah-el-Chami n'entend rien de toute cette vaine agitation. Le bruit du monde s'arrête à la porte de la chambre blanchie à la chaux qui lui sert d'asile et de refuge. Assis devant une table chargée de papiers, depuis le matin il travaille. S'arrêtant un instant, il compulse des notes, feuillette de petits calepins noircis, réfléchit longuement et, l'air absorbé, recommence à écrire. Depuis longtemps, la tasse de café que son domestique Ali a déposée, fumante, à portée de sa main s'est refroidie sans qu'il s'en soit même aperçu.

En face de lui, un certificat de pèlerinage, orné de jaune, de rouge et de vert. Le regard du Cheikh à la barbe grise s'y arrête souvent, et quand il lui arrive d'interrompre son travail, il relit la belle inscription calligraphiée au-dessous d'un dessin à l'encre de la mosquée de La Mecque :

« Louange à Allah qui a ordonné que le pèlerinage soit bien accompli, l'intention récompensée et le péché pardonné. Le respecté pèlerin Ibrahim a accompli le pèlerinage selon les ordonnances divines, et a rempli toutes les observations exigées par le Prophète, complètement et parfaitement. Et Dieu est le meilleur des témoins. Le séjour eut lieu le jour neuvième du mois de Dhu'l-Hidjdjah, en l'an 1229. »

●

...Le crépuscule est tombé.

Le Cheikh Ibrahim rêve. Il a renvoyé avec une phrase lapidaire : « La vie des hommes est prédestinée, nous devons suivre notre destin ! » son domestique, qui, tout affolé, est revenu du bazar lui dire que la peste gagnait de proche en proche, et que la main d'Allah, chaque jour plus impérieuse, s'appesantissait sur Le Caire.

La peste ! Le Cheikh Ibrahim l'a rencontrée si souvent déjà sur son chemin ! L'année passée à Jambo, tandis que la maladie sévissait, ne s'était-il pas aperçu que son domestique, avant le lever du soleil, quittait chaque matin le caravansérail, pour laver les corps de ceux qui étaient morts pendant la nuit ? Tout n'est-il pas écrit ?

Mais aussi, déjà, que de voyages ! que de pérégrinations ! que d'observations à mettre au net et que de projets encore à réaliser ! Et, tandis que l'ombre se fait plus épaisse, le Cheikh Ibrahim revoit son arrivée au Caire, il y a quatre ans, quand parti de Damas, ayant réussi à visiter les ruines inconnues de Kerah, à l'est de la mer Morte, il a dû, afin de pouvoir continuer son voyage, se joindre à des Bédouins et, poussant devant lui leurs moutons, arriver au Caire dépouillé de tout et les vêtements en lambeaux...

Mais à peine avait-il repris des forces qu'il était reparti.

La Nubie l'avait connu vivant misérablement d'eau, de sel et de lentilles, puis c'est La Mecque, c'est Médine, où la mort, au dernier moment, l'avait rendu à la vie, alors qu'il n'y croyait plus.

Les pires privations auront été son lot ; il se sent atteint dans ses forces vives, mais le Cheikh Ibrahim, cependant, ne regrette rien : ni ses souffrances, ni sa jeunesse toute vouée à l'étude, ni l'isolement, ni l'incompréhension des uns et la suspicion des autres !

Il a trouvé ce que tant d'autres avaient vainement cherché !

Dans ses casiers, toute une moisson de notes précieuses attendent le moment d'être retranscrites. Il a rempli sa mission. Sa vie d'homme n'aura été que la réalisation de ses rêves d'adolescent épris de sciences exactes et d'aventures merveilleuses. Et avec le poète arabe il répète la stance aimée :

« Quitte ton pays, ô mon ami, et visite des contrées étrangères. Ne vois-tu pas que l'eau tranquille se corrompt rapidement ? Elle s'épure en coulant, tandis qu'elle reste mauvaise aussi longtemps qu'elle reste stagnante... »

L'ombre s'est faite plus épaisse.

Ali s'est approché, une bougie à la main : « Maître, voici un paquet. » Le Cheikh Ibrahim, tout à sa rêverie, n'a pas bougé. « Maître, répète Ali, la domestique de ton ami m'a remis pour toi ce paquet. »

Un paquet ? Le rêveur s'est ressaisi. Il examine le paquet qu'on lui tend. « Au Cheikh Ibrahim Ibn-Abdallah-el-Chami », lit-on sur l'emballage. « C'est bien, tu peux aller ! »

D'un doigt soudain impérieux, le Cheikh a fait sauter le cachet et la ficelle.

Un second emballage apparaît... Tiens ! un paquet de la Suisse ! Le Cheikh relit l'adresse soigneusement libellée : « A M. Jean-Louis Burckhardt aux bons soins de M. Salt, consul d'Angleterre au Caire, en Egypte ».

Comme les ficelles sont lentes à livrer leur secret ! Enfin, des lettres, des écritures aimées.

« Mon cher enfant,

« Tu recevras ces lettres et ce paquet à Noël, je l'espère. Je t'envoie également deux petits rameaux de sapin. Ici comme autrefois... »

Ici comme autrefois... ! Les parois blanches se sont soudain diluées, le Cheikh Ibrahim est redevenu le petit Jean-Louis Burckhardt de Lausanne et de Bâle, le petit garçon qui battait des mains autour du sapin de Noël, chargé de pommes, de noix dorées, de bougies et de longs fils d'argent, il y a vingt ans à peine.

De vieux refrains chantent à ses oreilles : « O Tannenbaum ! »

« O Tannenbaum ! » répètent les échos, tandis qu'aux appels des cloches répondent, en sourdine, les voix chevrotantes du passé : « O Stille Nacht... Heilige Nacht ! »

Noël ! Noël !

C'est Noël aujourd'hui, et le voyageur, le géographe, le savant, le Suisse réenraciné ayant demandé à être enseveli dans un cimetière du Caire parmi ses frères musulmans, le Cheikh Ibrahim, celui qui hier encore rédigeait d'une main tranquille l'inscription musulmane qui sera celle de sa tombe funéraire en ne laissant en blanc que la date et le lieu de sa mort :

« Lui (Allah) est l'Eternel. Ceci est le tombeau de celui qui est mort dans la miséricorde d'Allah, le Très-Haut, le Cheikh, le Pèlerin Ibrahim El Mahdi, fils d'Abd-Allah Burckhardt, le Lausannois. La date de sa naissance est le 1er *Moharrem 1199 de l'Hégire, et la date de sa mort dans la miséricorde d'Allah le... »*

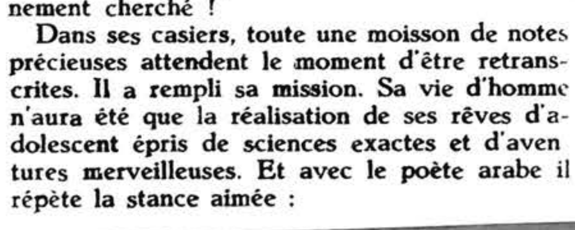
sent, tout à coup, de lourdes larmes rouler sur ses joues émaciées...

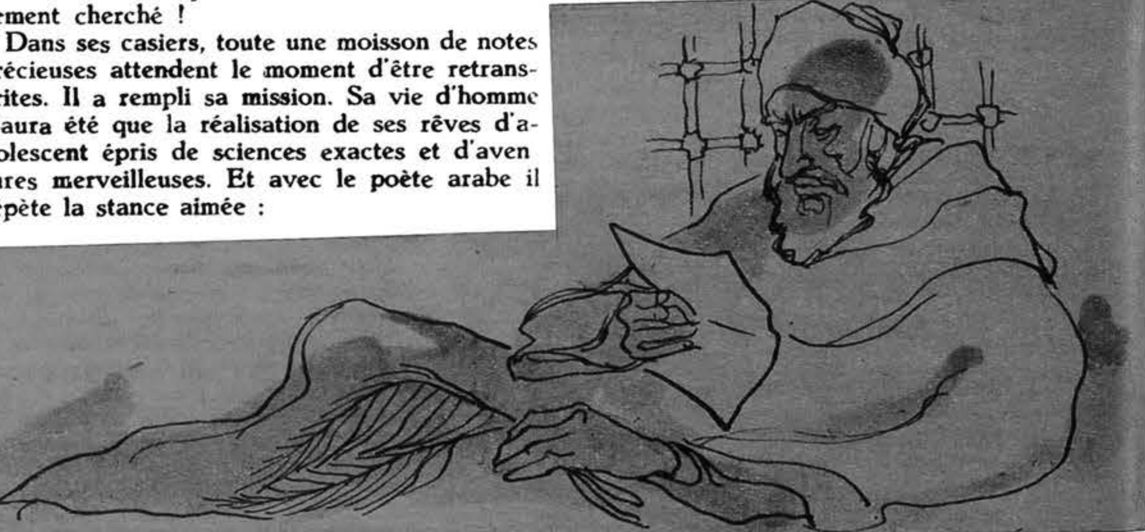
Longuement, il relit les feuillets blancs venus du pays natal et, reprenant avec sa vieille maman la conversation, il lui répond dans la langue de son enfance, en mettant dans sa lettre toute la tendresse refoulée par l'absence. Il lui parle de ses proches, des amis, du pays. Il se préoccupe de la disette qui y règne « dont les conséquences se font même sentir dans le commerce des céréales en Egypte ».

Son cœur « est plein de regrets », et il considère aussi, pour être fidèle à sa promesse qu'il doit envoyer de l'argent à sa mère, la priant « de partager cette somme entre les pauvres et les miséreux, à quelque canton qu'ils appartiennent ».

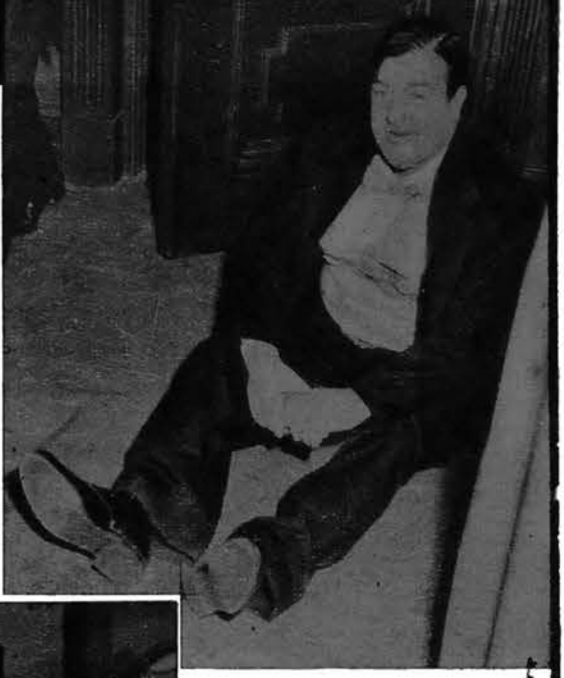
Et quand Ali, un peu plus tard, entr'ouvrira la porte, il trouvera son maître immobile toujours et pleurant silencieusement devant deux toutes petites ramilles de sapin.

J. R. FIECHTER













A la Maison des Petits, de gauche à droite : Mme la Baronne de Benoist, Mme M. Ghali, Mme Trembley et Mme Lescuyer, femme du ministre de France en Egypte, entourant une nurse avec un jeune orphelin recueilli par l'ouvroir. ←

Ci-dessous : La Maison des Petits, inaugurée il y a quelques jours, à Zeitoun, abrite déjà 49 enfants dont on voit ici quelques-uns rassemblés au réfectoire de l'ouvroir.



POUR LES PETITS

Lundi dernier eut lieu à Zeitoun l'inauguration des nouveaux locaux de la Crèche Internationale (Maison des Petits) transférés d'Abbassieh où les jeunes pensionnaires se trouvaient trop à l'étroit. On ne saurait trop insister sur l'intérêt de cette œuvre patronnée par des dames dévouées et dont la présidente, Mme Ernest Trembley, se dépense sans compter pour soulager la misère des petits. Voici ceux-ci installés dans une villa spacieuse. Mais il reste encore beaucoup à faire pour ces orphelins. Le public les aidera, certes, avec générosité.



CHAMPIONNAT DE TENNIS

Il y a quelques jours eut lieu, au Sporting Club d'Héliopolis, un « tournoi ouvert » de tennis. Mlle Vera Mattar, championne du Liban, y prit part et fut classée deuxième dans le « simple » dames et « double » mixtes. La voici recevant des mains de Mrs Aldercotte le prix qui lui a été attribué. Un nombreux public assistait au tournoi.

IMAGES — Hebdomadaire paraissant le Dimanche. — Publié par la Maison d'Edition AL HILAL, E. & C. Zaidan, Directeurs-Propriétaires. — Adresse : Poste Centrale - Le Caire. Bureaux : Au Caire : Immeuble Al Hilal, Rue El Amir Kadadar. Téléphone : 46064 (5 lignes). Alexandrie : 42, Rue Nébi Daniel. Tél. 27412. — Abonnements : Egypte et Soudan : P.T. 150 — Pays faisant partie de l'Union Postale Universelle : P.T. 175 (£ 1/16/-) — Autres pays : P.T. 200 (£ 2/1/-).



LES ORIGINES DE NOËL

Du livre d'Henri Ghéon, intitulé « Noël ! Noël ! », extrayons ces quelques lignes sur les origines de la fête de la Nativité :

« Noël ! Noël ! Que veut dire ce cri qui retentit inlassablement sur le monde et purifie toutes les lèvres où il semble éclore à nouveau, frais comme une fleur ?

« On nous laisse le choix entre deux étymologies. Tandis que les uns le tiennent pour une abréviation du mot hébreu « Emmanuel » qui signifie « Dieu avec nous » et qui désigne l'élu de la promesse, les autres se contentent d'y reconnaître l'adjectif latin « natalis », et ce serait le nom propre du « jour natal », le cri même de la naissance.



« De toutes les fêtes majeures du calendrier liturgique, celle-ci est la seule qui s'enracine à un point fixe dans le temps, la seule que la course des astres ramène à la même date chaque année, la seule qui consonne avec exactitude à la loi immuable des saisons. Elle marque le solstice d'hiver et, de ce fait, elle est aussi vieille que le monde.

« La trajectoire du soleil écorne à peine l'horizon ; la nuit qui n'a cessé de croître grignote, peu à peu, la part diminuée du jour ; avant quatre heures de l'après-midi, il faut allumer dans les chambres : il n'y a plus de place pour l'espoir. Imaginons le premier homme, au bout de sa première année de vie terrestre, sentant le couvercle implacable se refermer en ténèbres sur lui. Que lui réserve l'avenir, le prochain lendemain, sinon l'extinction totale, le froid, l'étouffement, la mort ? Et tout à coup l'ombre recule ; le soleil pâle a devancé son heure ; le cri du coq éclate une minute plus tôt ; les poules se coucheront une minute plus tard. Au matin du 25 décembre, l'homme a déjà compris que son destin vient de changer. Il ouvre les yeux, il entre en attente. Il n'est donc pas promis à la nuit éternelle ? Dans le combat des éléments premiers, la Lumière a vaincu. De quelque nom qu'on l'appelle, gloire au Dieu du jour... »

DANS L'ANTIQUITÉ...

Cette nuit-là, certains peuples d'Asie, de temps immémorial, avaient coutume d'allumer des feux. Dans l'antique Rome, des fêtes sanglantes célébraient le retour du soleil invaincu : *natalis invicti*. Mais les druides, en pays celtiques, prêtaient déjà à ce réveil un sens plus grave et plus profond : « La Vierge qui doit enfanter » tenait une place de choix dans leur Panthéon naturiste. Virgile, dans son *Eglogue Quatrième*, semblait prédire le merveilleux événement. Une tradition mystérieuse prétend même que la sibylle montra dans un nuage, à l'empereur Auguste, la Vierge Marie portant l'Enfant...

Cet événement devait se réaliser en l'an 753 de la fondation de Rome.

UNE LÉGENDE HONGROISE...

Une légende médiévale veut qu'Adam, chassé du Paradis par l'ange, ait emporté une branche de l'arbre de la science du bien et du mal, qui servit plus tard à construire la sainte croix. Cette connexion légendaire en même temps que métaphysique a souvent d'ailleurs occupé les arts catholiques. Ainsi, sur l'un des autels de l'Eglise de la Vierge, à Szeged, on voit l'arbre de la science du bien et du mal chargé de pommes ; le serpent, enroulé autour du tronc, tient une pomme entre les dents. Du haut de l'arbre, à une hauteur mystique, on voit surgir la croix. Le crime d'Adam est ainsi devenu la cause de notre rédemption...



Dans la légende, Jésus fut crucifié à l'endroit même où, jadis, Adam avait été enterré. Le crâne que, sur plusieurs tableaux, on voit au pied du crucifix est celui d'Adam. L'arbre de Noël semble appartenir à cet ordre de symboles. Il faisait probablement partie du décor médiéval du mystère de l'incarnation. Les chaînes qu'on y suspend symbolisent probablement le serpent, et les cierges Jésus. Auparavant, Noël était en même temps le premier jour du nouvel an, le jour des étrennes. Le petit Jésus apporte le don mystique de la rédemption, don que rappellent aux enfants les étrennes placées sous l'arbre de Noël...

TRADITIONS...

▶ Les Suédois décorent, habituellement, leurs arbres de Noël de façon bien curieuse : au sommet du petit sapin, ils attachent leur drapeau national, puis fixent les drapeaux des autres nations sur les autres branches de l'arbre, comme un symbole du message de Noël : « Paix sur terre aux hommes de bonne volonté ».

▶ En Pologne et en Espagne, ce sont les Rois Mages qui apportent les cadeaux aux petits enfants... La légende espagnole veut que les Rois aillent chaque année à Bethléem pour s'agenouiller devant la crèche du Christ. Passant par l'Espagne, en route vers les saints lieux, ils distribuent aux petits enfants sages les paquets de douceurs qu'ils portent avec eux.

▶ Suivant une ancienne tradition hollandaise, saint Nicolas (Papa Noël) fait sa tournée, à travers les villes, sur un cheval nommé Sleipner dont le bruit des sabots est entendu par tous les enfants, le soir de Noël. Parfois, ceux-ci remplissent leurs sabots — qu'ils ont placés dans la cheminée pour recevoir les cadeaux de saint Nicolas — de foin ou de carottes pour le cheval... En Allemagne et en Scandinavie, les cadeaux ne sont pas placés dans les souliers ou les bas, mais cachés dans des endroits secrets que les enfants doivent découvrir...

▶ *Santa Claus* se transforme, pour les Italiens, en une vieille femme nommée Befana. En Russie, Papa Noël s'appelle *Babushka*. En Finlande, il est accoutré comme une chèvre, et distribue lui-même ses cadeaux qui doivent, obligatoirement, contenir un morceau de viande.



▶ Dans plusieurs maisons anglaises, il est de tradition de servir une tête d'ours, à table... en souvenir d'un lointain Noël au cours duquel un étudiant fut attaqué par un ours, alors qu'il se promenait dans la rue. Sans perdre son sang-froid, il réussit à étouffer la bête, en lui jetant dans la gueule ouverte un livre d'Aristote qu'il tenait en main. Puis, pour confirmer son histoire, il coupa la tête de l'ours et l'emporta avec lui chez les amis qui l'avaient invité à dîner...

COUTUMES...

Dans certaines régions de France, le jour de Noël est considéré comme un... baromètre qui indique le temps qu'il fera durant tout le reste de l'année.

En effet, dans certains villages, les paysans placent sur une étagère douze oignons saupoudrés de sel — qui sont censés représenter les douze mois de l'année. Le jour de l'Epiphanie, les paysans examinent soigneusement les oignons... Si le sel jeté sur tel « mois » est fondu, c'est que ce mois-là sera particulièrement humide. Par contre, si le sel est resté tel quel, c'est qu'il fera beau au cours du mois indiqué par l'oignon. Le sel resté sur le douzième oignon est une garantie que le prochain Noël sera un beau jour...



CHRISTMAS...

En Angleterre, Noël était, à l'origine, un carnaval. Beaucoup plus fou que la *Fête de l'Ane* en France et que tous les divertissements parasites que la France médiévale introduisait dans le saint lieu. Les cortèges du roi Bombance, de la princesse Déraison, organisés par le Lord du Désordre, nous sont décrits dans les vieilles chansons. Le clergé fulminait en vain. Il fallut le puritanisme pour éteindre ces feux de joie d'un caractère trop païen.

La fête de Noël devint une fête de toutes les familles. Cromwell essaya en vain de la supprimer. Au cours des trois derniers siècles, son importance n'a fait que croître.

▶ Tout Anglais qui connaît bien ses traditions — et quel Anglais ne les connaît-il pas ? — priera pour qu'il n'y ait pas pleine lune le jour de Noël, car ce serait là un bien mauvais augure. Pourquoi ? Nul ne pourrait vous le dire.

▶ Par contre, la prospérité viendra après un *Xmas* venteux.

▶ S'il venait à pleuvoir au cours des douze jours qui suivent le 25 décembre, c'est que toute l'année suivante sera humide.

▶ Il faut toujours porter quelque chose de neuf, et commencer sa journée par un bon souhait... Ceux qui, passant outre à cette recommandation, grommellent en ouvrant les yeux n'auront à s'en prendre qu'à eux-mêmes, car ils se seront porté la « guigne » de propos délibéré.





PAPA NOËL A EXISTÉ...

C'est ce que vous assureront tous les Australiens qui ont vécu dans la ville de Melbourne...

Dans la petite ville de Carlton (faubourg de Melbourne) vivait, il y a quelques années, un vieillard aux allures étranges. Il fuyait la compagnie, et ne se laissait approcher que par les petits enfants, qu'il aimait rassembler autour de lui, dans les rues...

— Je donnerai à chacun de vous un beau jouet pour la Noël ! leur dit-il un matin.

Et depuis ce jour, les enfants de Carlton lui donnèrent le nom de *Santa Claus* (Papa Noël)... Les cadeaux se firent longtemps attendre.

— Quand donc nous donneras-tu nos jouets, Santa Claus ? lui demandaient les enfants chaque fois qu'ils le rencontraient.

— Un jour..., se contentait-il de répondre, en souriant tendrement dans sa barbe...

— C'est un hurluberlu, et un « gaga »..., disaient de lui les personnes âgées.

Mais les enfants continuaient à espérer...

Un soir, on apprit que le vieux *Santa Claus* venait de mourir... Comme il vivait complètement seul, dans sa petite maison, la police s'occupa de son enterrement... Mais quand les agents pénétrèrent dans son appartement, ils furent pris d'une stupeur inénarrable... Les trois champs de sa maison étaient remplis jusqu'au plafond de jouets de toutes sortes et de tout acabit... Il n'y avait que deux petites places non encombrées : son lit et un coin de la cuisine où il préparait sa nourriture. Les soldats ne purent pénétrer dans les autres chambres qu'après avoir piétiné une partie des jouets qui s'amoncelaient devant eux.

En quelques minutes, le bruit de cette découverte s'était répandu à travers la ville de Carlton. Grands et petits s'assemblèrent autour de la maison du vieillard... les grands s'étonnant et les petits réclamant déjà leurs jouets...

Mais la police veillait. Bien entendu, tout le monde était au courant des promesses que *Santa Claus* avait faites aux petits Carltonnais. Mais la loi est la loi, et l'on devait d'abord chercher les héritiers possibles du vieillard...

Les héritiers ? Quels héritiers ? se demandèrent les habitants de Carlton. Ne savait-on pas déjà que le vieux « gaga » vivait tout seul, et qu'on ne lui connaissait aucune parenté ? On ne savait même pas de quoi il vivait, car il n'avait jamais travaillé... Comment avait-il donc pu se procurer l'argent nécessaire pour acheter cette quantité énorme de jouets qu'il avait l'intention de distribuer à ses petits amis ? Personne ne put trouver de solution à ce mystère...

Les parents du vieillard restèrent introuvables... malgré toutes les recherches. La police se décida enfin à distribuer aux enfants les jouets amassés à leur intention...

C'est pourquoi les habitants de Carlton, dans les faubourgs de Melbourne, croient que Papa Noël a vraiment existé...

AU BOUT DU MONDE

Jetons maintenant un rapide coup d'œil sur la manière dont est célébrée la fête de la Nativité dans les pays « du bout du monde »...

▶ *Chez les Peaux-Rouges de l'Oklahoma, quelques enfants chantent l'Adeste fideles autour d'un grand sapin qu'on a fait venir de très loin et à très grands frais.*

▶ *Dans le village au nom étrange d'Ambohimahosoah, à Madagascar, les quelques quatre-vingts postes chrétiens qu'ont fondé les missionnaires envoient de vingt lieues à la ronde deux mille pénitents s'agenouiller devant la crèche, à l'ombre d'un palmier d'où ruissellent des lianes fleuries de toutes les couleurs ; la crèche est l'œuvre des enfants malgaches. Ils porteront l'agneau, comme aux Baux d'Arles les bergers.*

▶ *Au Zanzibar, chez les Babembas, on donne le jeu des Trois Rois : pour une fois, les trois rois sont des nègres. Ils défilent dans le village ; leurs musiciens les escortent ; leurs pages les éventent. La crèche sous une paillote reçoit leurs hommages et leurs présents.*

▶ *De longs traîneaux s'approchent du grand fleuve, au Labrador, chacun traîné par quatre chiens. Il y en a bien cent. C'est un charmant tintement de clochettes. L'aurore boréale resplendit... Et les traîneaux courent, courent, vers la messe nocturne, dans la chapelle enguirlandée, où l'on chante les mêmes cantiques que partout ailleurs.*

▶ *A Franceville, dans le Congo français, c'est la procession des torches, sous l'immense allée des manguiers. L'Enfant, sur un brancard richement décoré, se balance. Certains de ces nègres ont dû faire six jours de marche, et traverser de larges rivières à la nage, pour l'honorer...*

▶ *Il fait si froid sous la tente de peau de cette famille de Lapons que le mercure gèlerait dans le thermomètre. La petite fille ouvre la Bible : « Et voilà qu'un ange, lit-elle, se présenta devant les bergers, et une lumière divine les environna... Vous trouverez un enfant entouré de langes et couché dans une crèche... »*

Petits et grands écoutent et songent...

LE BONHOMME NOËL D'ALLEMAGNE

Ce siècle n'avait pas dix ans...

Alois Fleischman, organiste, se souvenant un jour de sa triste enfance passée dans cette ville allemande, décida de donner aux petits enfants de son entourage un beau Noël, gai et joyeux, comme ceux dont il rêvait toujours et dont il avait été sevré durant toute son enfance... Il réunit tous les enfants pauvres et les invita à prendre part avec lui à la représentation d'un « mystère » du XVIe siècle qu'il avait l'intention de faire revivre, au jour du prochain Noël.

Les enfants répondirent à son appel... Et quand le chant du *Heilige Nacht*, dont la musique avait été composée par Fleischman lui-même, s'éleva dans cette nuit sacrée, l'assistance fut si touchée, et la fête fut un tel succès, qu'on se promit de la répéter l'année suivante...

Et c'est ainsi que prit naissance, dans la ville de Dachau, le *Krippenspiel* qui devait la rendre si célèbre dans le monde entier...

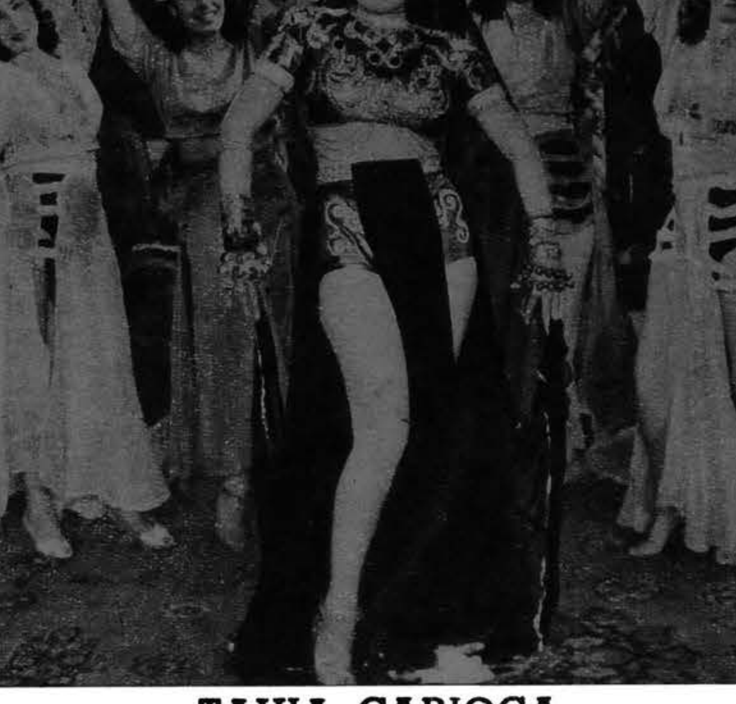
Mais un jour Hitler vint...

Son choix se fixa comme par hasard, sur la ville de Dachau, qu'il décida de transformer en camp de concentration, en même temps que Buchenwald et bien d'autres villes de tragique mémoire...

Et en même temps qu'il faisait tuer des milliers de ses sujets dont le seul crime était d'aimer la liberté, ainsi que la religion de leurs pères, le Führer du Reich extermina cet « esprit de Noël » qui régnait dans la ville...

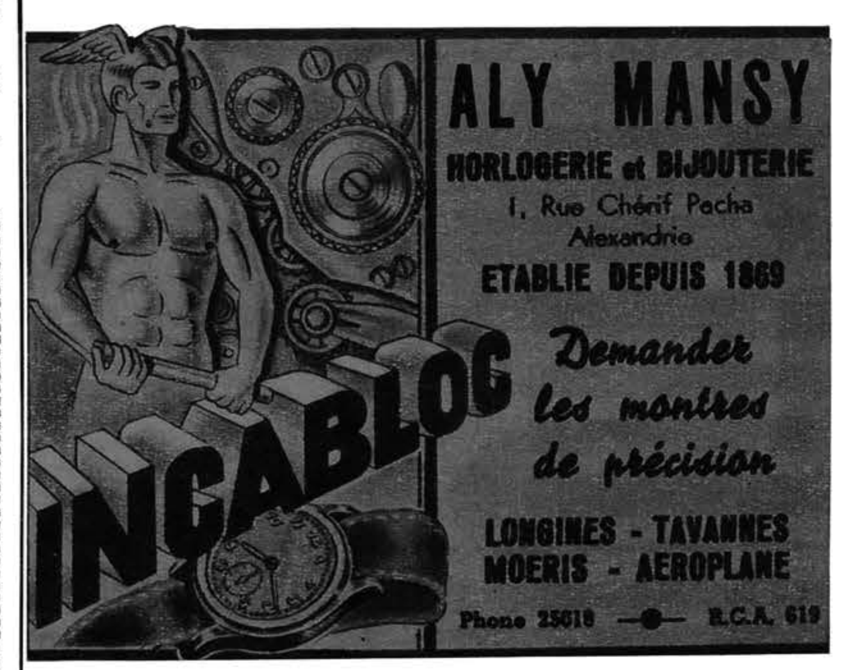
Maintenant que le cauchemar nazi s'est dissipé, Noël reviendra-t-il en Allemagne ?...

N. A.

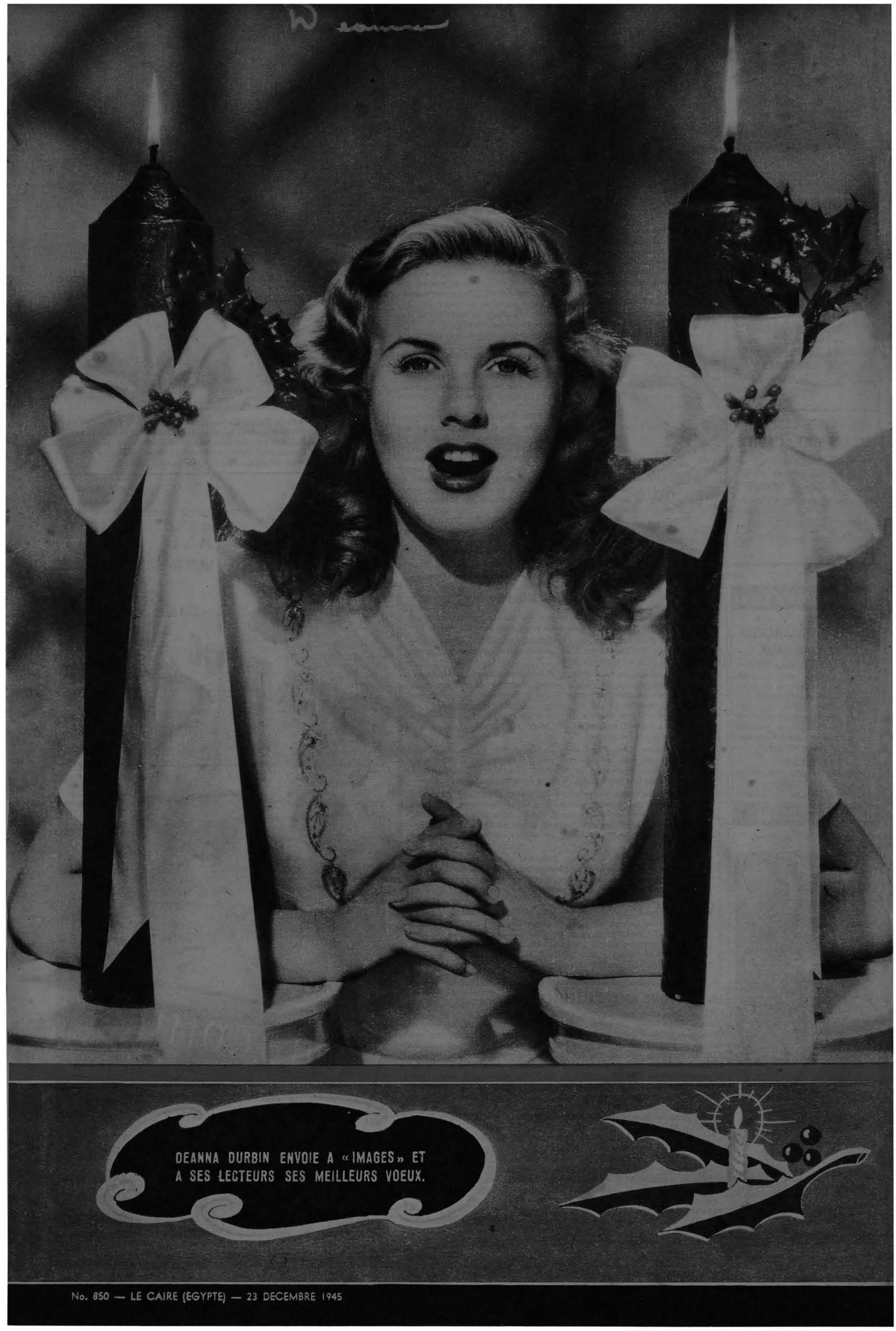


TAHIA CARIOCA

La danseuse mondiale Tahia Carioca dans une scène dansante du film « EL SABR TAYEB », dont la mise en scène et le scénario sont dûs à M. Hussein Fawzy. Ce film est actuellement en projection au Ciné Ritz d'Alexandrie. Prochainement au Ciné Royal du Caire. Production Chabab Films. Distribution Lifschitz.







No. 850 — LE CAIRE (EGYPTE) — 23 DECEMBRE 1945

Pays faisant partie de l'Union Postale Universelle : P.T. 175 (£ 1/16/-) — Autres pays : P.T. 200 (£ 2/1/-)